

**HARA
KIRI**

n°
154
juil. 74
5 F

**journal bête
et méchant**



la
mode
d'été

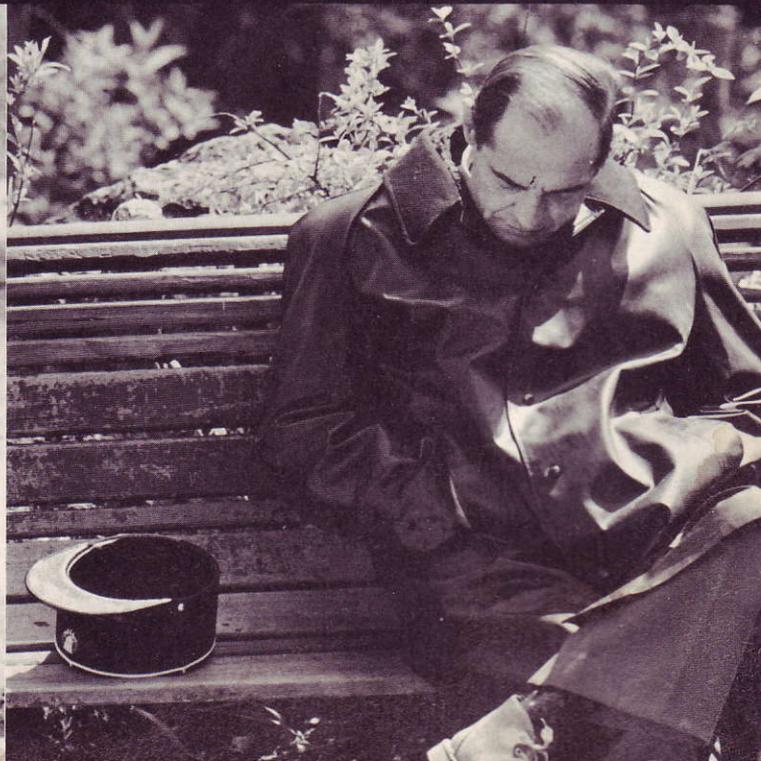
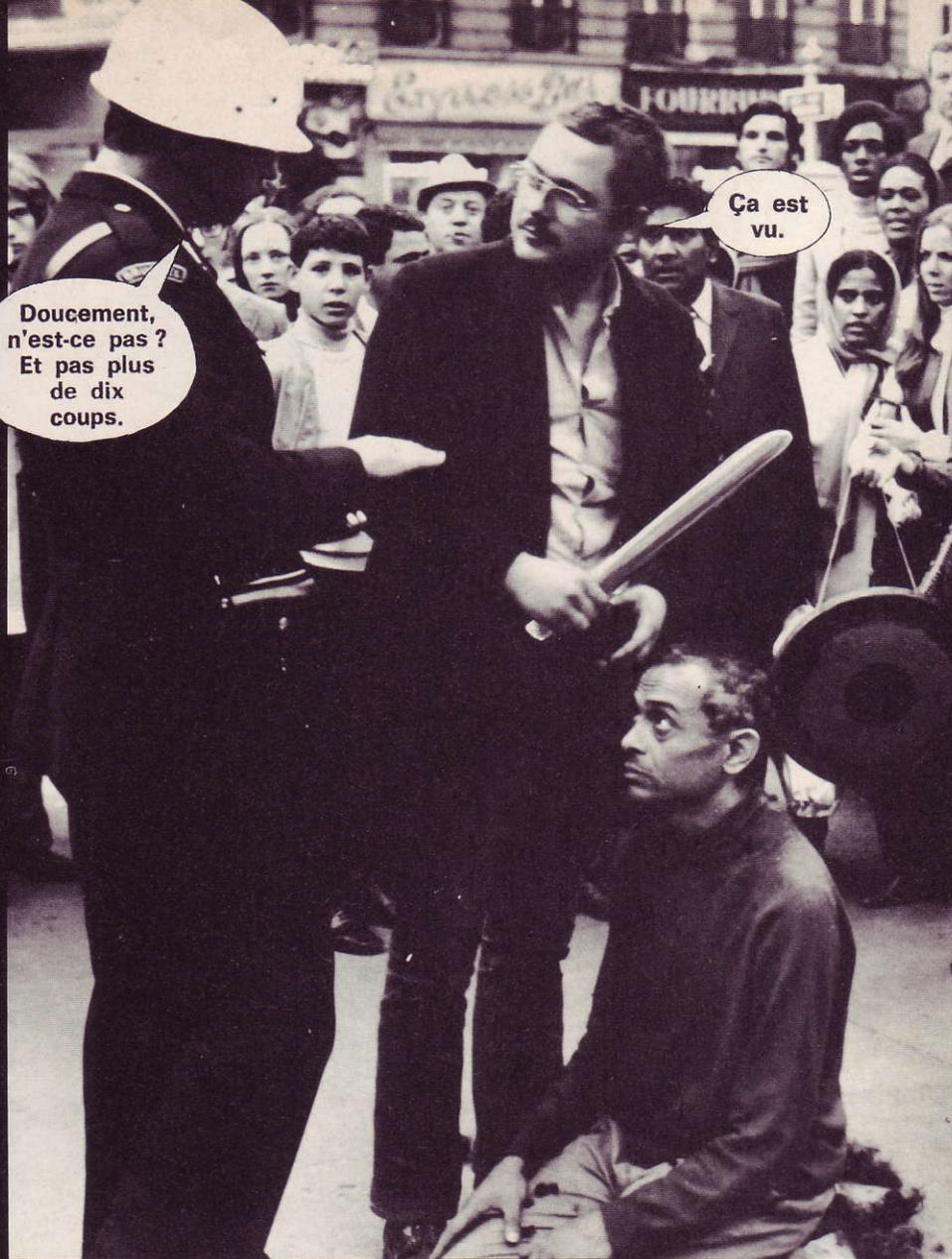
**A
POIL
SUR
LES
PLAGES**



SEMAINE ANTI-RACISTE EN BELGIQUE. — Sur notre photo on voit un policier bruxellois prêcher la tolérance, en vertu de l'égalité des races, sur un trottoir de la grande cité francophone.

DES FAITS

QUE SONT-ILS DEVENUS ? — Pendant deux semaines, ils ont été les premiers. A peine deux cent mille voix les ont départagés. Maintenant, Giscard est au pinacle (photo de gauche sous la croix) et Mitterrand a repris son humble fonction de gardien de square.



MERCI AUX GARDIENS DE LA PAIX. — En plein été, alors que tout le monde est parti en vacances, il reste

toujours un brave agent pour faire traverser la rue aux vieilles dames.

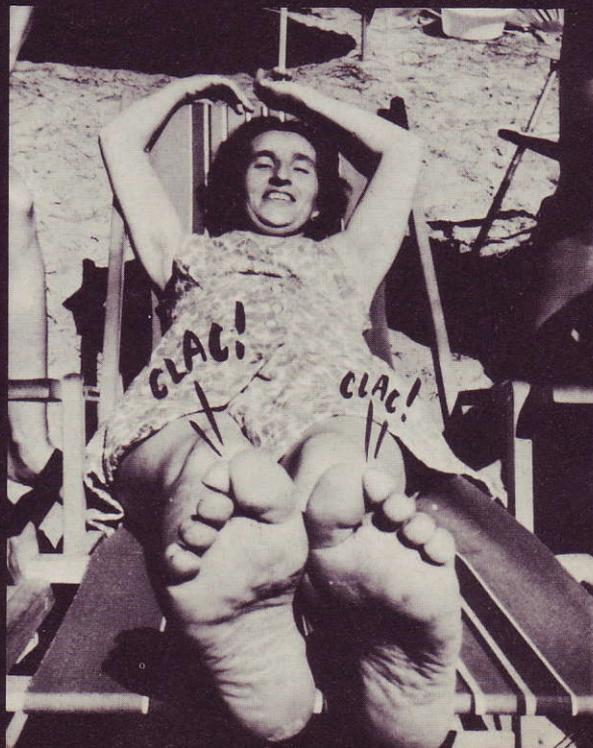
Doucement !

Eh ! Ho !
J'ai pas que ça
à foutre.

J'aurais su
que c'était pour
la Légion d'honneur,
j'aurais mis
une culotte.

◀ **C'EST UNE HONTE !** — On donne la Légion d'honneur à n'importe qui. Il suffit de monter sur une table.

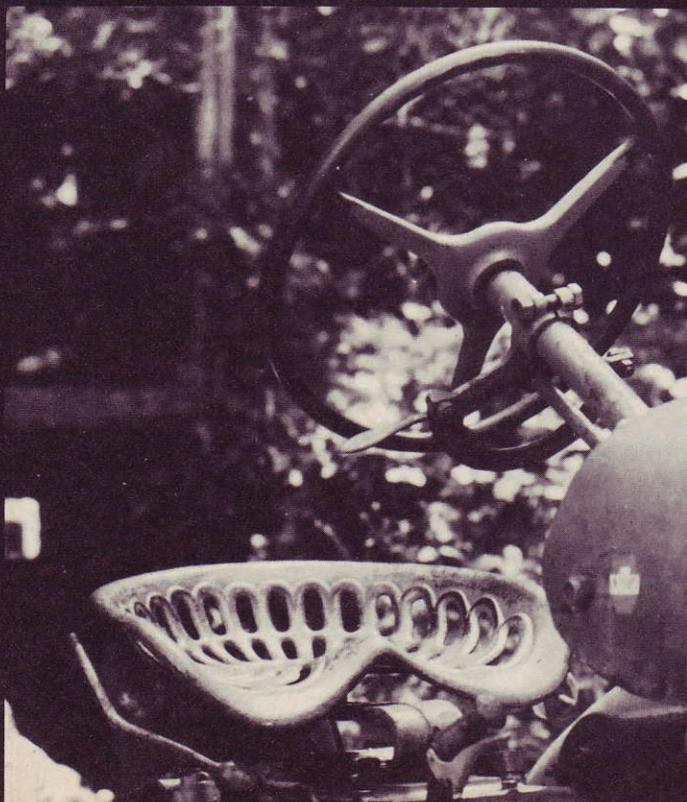
IDEE VACANCES. — Vous ne savez pas quoi faire sur la plage ? Faites claquer vos doigts de pieds ! ▼



PLACE NETTE A L'ELYSEE. — Le style de décoration introduit au Palais de l'Elysée par le président défunt et qui faisait son orgueil, n'est pas du goût de son successeur. On a donc foutu le riche mobilier « design » à la rue.



TECHNOLOGIE DEMENTE. — L'homme est porté vers l'invention, c'est son génie. Inventeur, il est porté vers le perfectionnement incessant, c'est sa faiblesse. Un exemple, le presse-citron : une grille, on pose le citron sur la grille, on s'assoit, le jus coule, très bien! Il a fallu qu'ils rajoutent un volant!



ILLUSION D'OPTIQUE. — Au premier coup d'œil, on croit qu'il s'agit d'une noire qui s'est peint les fesses en blanc. En regardant de plus près, on voit qu'en réalité c'est une blanche qui s'est peint les cuisses en noir et l'on reste un moment confondu. Mais ça passe!



Un chasseur est dissimulé dans le paysage, saurez-vous le trouver ?



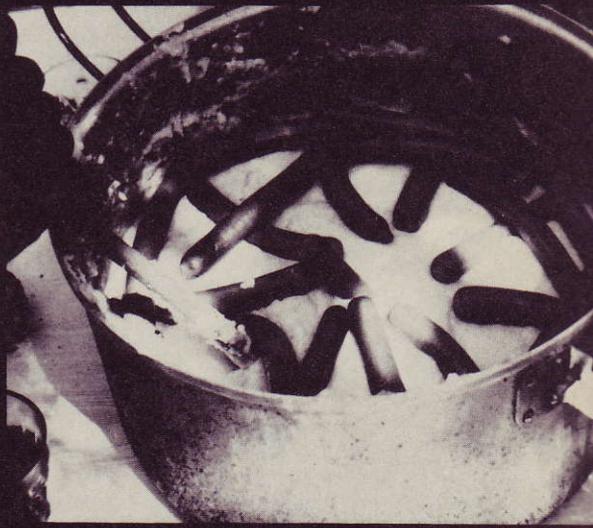
D'abord, les chasseurs sont des gros cons.

Ne détournez pas la question.

SOLUTION : LE CHASSEUR EST DANS LE CADRE

SIMPLICITE. — Lorsque le président précédent voulait se divertir, il prenait ce qu'il y avait de plus cher : le cadre noir de Saumur ou bien Thierry le Luron. Le nouveau président, lui, fait venir le modeste poseur de devinettes.

LE SCANDALE DES PRISONS « TROIS ETOILES ». — Voici où passe l'argent des contribuables. A Flury-Mérogis, prison de luxe, menu ordinaire de messieurs les détenus : CIGARES-PUREE.



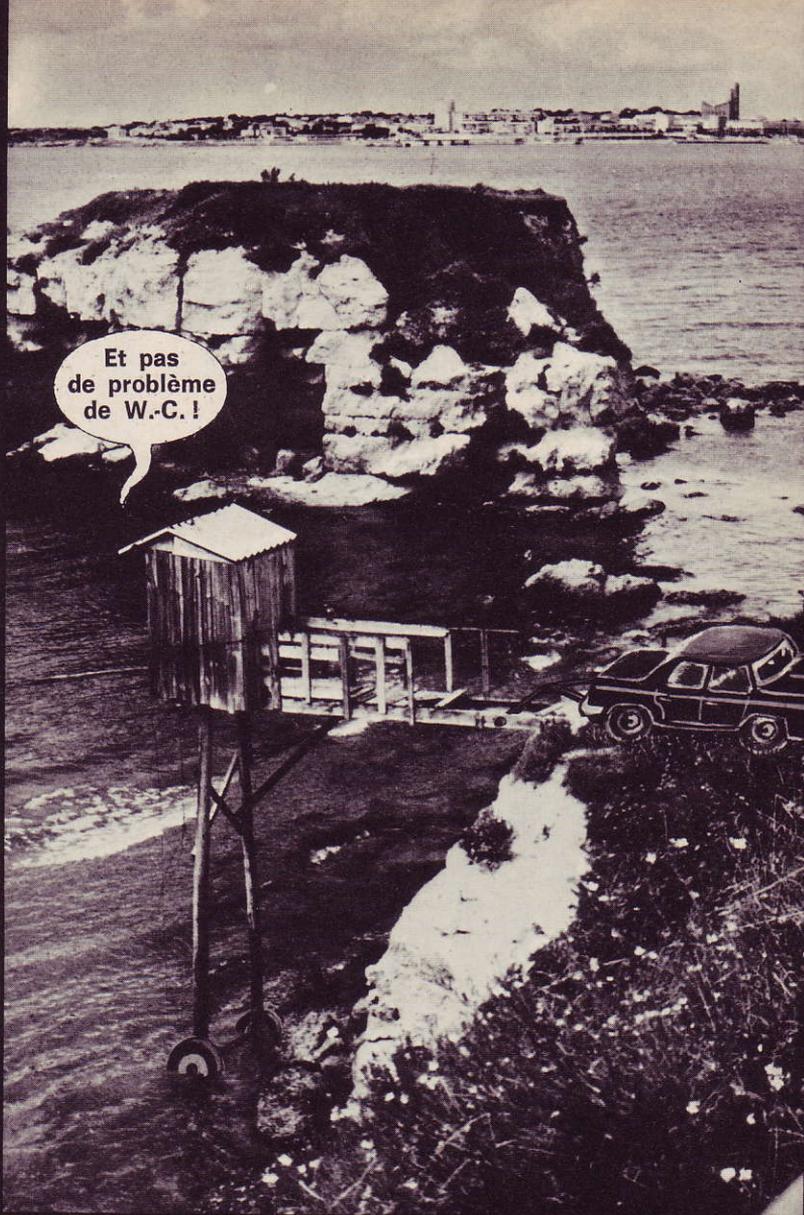
PARTEZ TRANQUILLE EN VACANCES. — Interflora se charge de l'arrosage de vos plantes.

Geranium à droite !



CET ETE, soyez plus près de la mer que les autres avec la caravane « ROULDANLO ». ▶

L'INVENTEUR DU PORTE-MANTEAU. — Nous l'avons surpris à cet instant miraculeux où les inventeurs, tout abasourdis devant l'œuvre achevée, font une petite pose, allument une cigarette et, tout doucement, commencent à chercher des améliorations. ▼

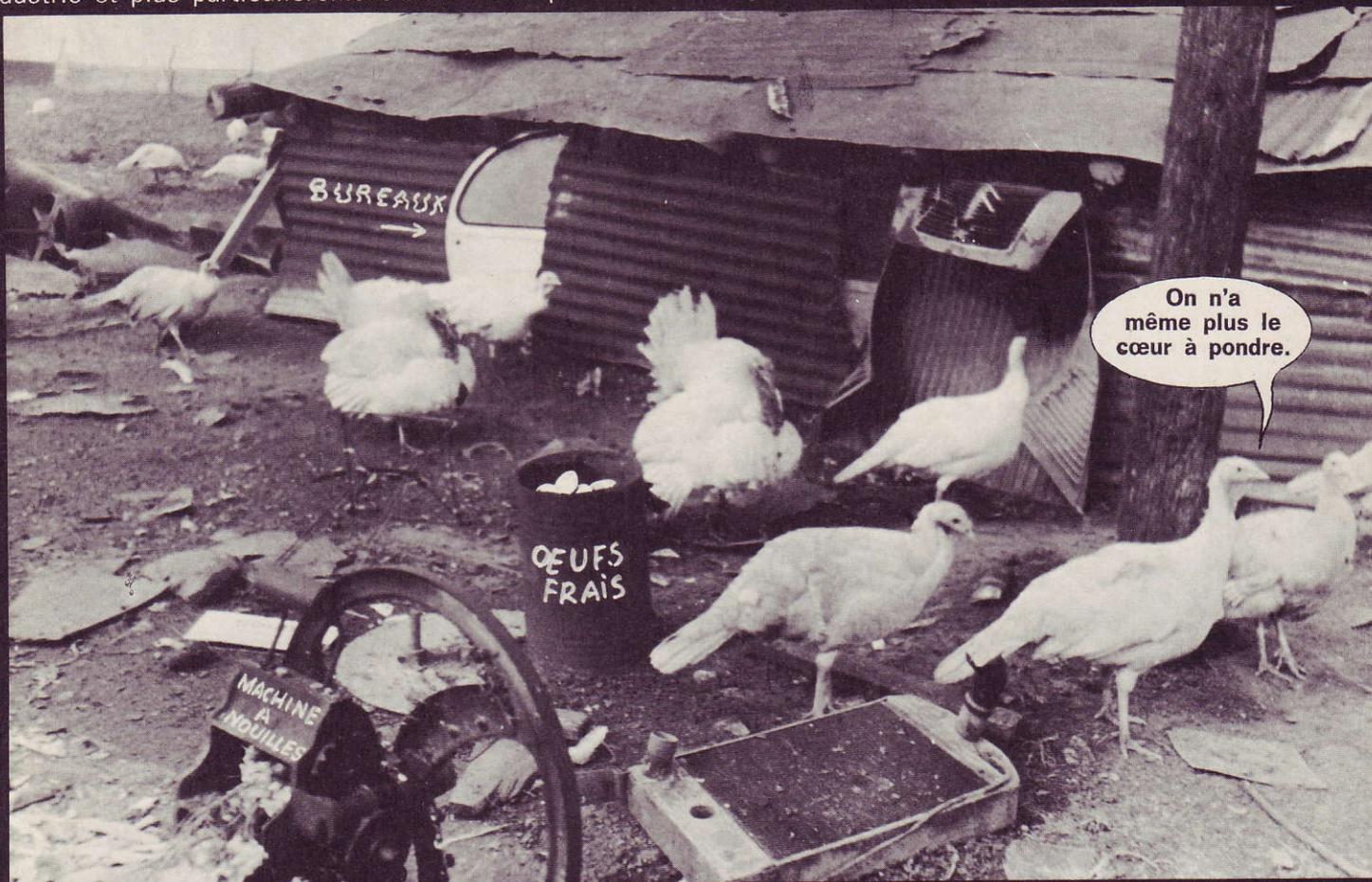


SUR LA PLAGE, ne passez plus votre temps à essayer de retrouver la monnaie qui tombe dans vos poches. ▼



MARASME. — Les récentes mesures fiscales destinées à enrichir les pauvres risquent, par contre-coup, de mettre en péril certaines branches de l'industrie et plus particulièrement celle de la pâte ali-

mentaire, vouée au déclin par la disparition des classes laborieuses mangeuses de nouilles. Chez Lustucru, « les bonnes pâtes aux œufs frais », l'inquiétude règne.



JEROME SAVARY (*) EST MORT. — Toute la troupe du Grand Magic Circus est venue s'incliner sur sa tombe.



**HARA
KIRI**
conseils aux
lecteurs

ATTENTION AUX
AMOURS DE
VACANCES

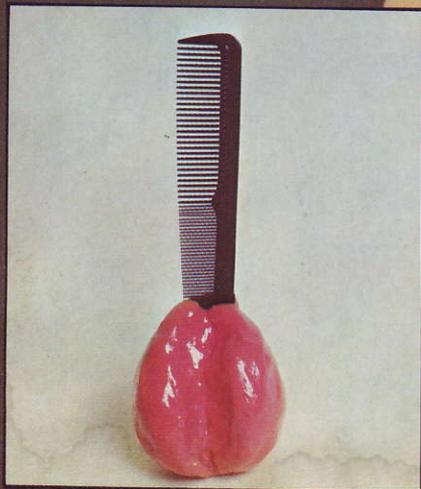


SEINS NUS:
MEFIEZ-VOUS DES
COUPS DE FROID



Sur
la plage,
ENVIÉ et
ADMIRÉ
avec
le peigne
**PLEIN
SLIP**

discret
élégant
efficace
(et il peigne!)



collectionnez les cartes postales hara-kiri
**COUTUMES,
MOEURS ET METIERS D'ANTAN**



la couturière à domicile

Elle sonnait à la porte des pratiques dont elle avait la clientèle, en général des familles aisées. On lui ouvrait, elle entrait et, tout de go, on la foutait à poil. Elle-même retirait de bonne grâce sa petite culotte pendant que les dames présentes montraient, qui leurs seins, qui leur dos. La partouze achevée, la couturière s'absorbait dans ses travaux d'aiguille. On lui donnait cent sous. C'était la belle époque.

Ceci aurait dû paraître dans le numéro du mois dernier, mais je suis arrivé en retard, l'imprimeur me l'a grossièrement refusé, vous savez comment sont les ouvriers aujourd'hui. Evidemment, sans le contexte, ça manque d'ambiance, moi je trouve. Alors, écoutez-voir, vous découpez les pages, vous les recollez dans le numéro du mois dernier et ça fait la rue Michel.

UNE PAGE

— Ache, ponchour, meuzieu l'Offizier, dit le professeur Choron. Zoyez le pienfenu à Bariss. Ache, Bariss, douchours l'amour, ache, ache !

— Bonjour, mon ami, bonjour, répondit l'Oberstrumpf-labidrülführer-SS Siegfried Hellmut von du Petit-Trouquipue. C'est pour moi un avantage que j'apprécie à sa juste valeur que de rencontrer l'occasion et l'opportunité de pratiquer l'ingénieux labyrinthe aux chatoyantes et mordorées couleurs de votre langue si belle dont les qualités sonores et rythmiques ne nuisent pas, bien au contraire, à la précision toute cartésienne de sa syntaxe, et je dois confesser que j'éprouve toujours un bref mais vif et stimulant moment d'angoisse avant de me risquer à accrocher un X à chou ou un S à verrou lorsque la pression du contexte me contraint sans la moindre ambigüité à apposer le symbole du nombre pluriel à l'extrémité postérieure de ces vocables joufflus aux charmes trompeusement agrestes. Dans l'espoir d'une réponse favorable aux meilleurs intérêts des deux parties, je vous prie, cher Monsieur, d'agréer mes salutations distinguées.

— Fous drès pien gausser vranzais, dit le professeur Choron, un peu déconcerté mais s'efforçant de le cacher avec une crânerie qui force le respect.

Quand le professeur Choron fait une chose, il la fait à fond, ou alors c'est pas la peine, ainsi qu'il se plaît lui-même à le souligner pour l'édification de son biographe. Depuis deux semaines, depuis exactement le jour où « Paris-Soir » avait titré à la « une » en caractères très gros et très noirs, presque aussi gros et noirs que ceux qui servaient pour annoncer le gagnant de la Loterie Nationale, titré, donc, à la « une », qu'ayant percé et, semblait-il, irrémédiablement, la ligne Maginot et écrasé sous le poids du nombre nos armées vaillantes mais faut quand même pas pousser à Sedan, à Dunkerque et tout le long d'une ligne aussi implacable qu'imaginaire joignant ces deux pittoresques localités, les panzers ennemis se trouvaient désormais confrontés à cette alternative : ou bien faire demi-tour et rentrer chez eux avec un bon gros rire, ou bien foncer sur Paris. Depuis ce, donc, jour, le professeur Choron étudiait assidûment la langue de Gœthe dans une méthode Assimil à laquelle il ne manquait pas énormément de pages, ce qui était tout-à-fait méritoire de sa part si l'on veut bien songer que, trouvée dans un vieux cageot à cerises sans cerises en compagnie d'un corset ayant beaucoup servi à une dame forte ayant beaucoup sué, d'un dentier absolument complet mais d'une peinture hélas peu répandue et d'un chat galeux qui s'était fait un nid du corset, un grattoir d'une

baleine qui dépassait juste là où ça le démangeait le plus, un oreiller de l'assimil et un piège à rats du dentier (c'était un chat galeux et feignant, ça n'empêche pas), elle (1) aurait pu se considérer comme désormais dispensée de sa fonction intrinsèque de véhicule culturel à l'usage de ceux qui s'aperçoivent un peu tard qu'ils auraient mieux fait d'écouter en classe au lieu d'organiser des concours de masturbation pendant le cours de langue étrangère ainsi que de son rôle de facteur de paix et de meilleure compréhension mutuelle entre les peuples, et personne dans le quartier n'aurait été lui jeter la première pierre, c'est pas le genre par ici.

Le professeur, donc, Choron, ayant appris l'allemand, le professeur Choron parlait allemand. Et si les Allemands parlaient français, tant pis pour eux, ils n'avaient qu'à apprendre l'allemand. Enfin, quoi, merde.

— Mes ancêtres étaient originaires de Joinville-le-Pont, crut devoir expliquer Siegfried Hellmut von du Petit-Trouquipue. Ayant embrassé avec enthousiasme la religion réformée, ils préférèrent, lors de la traîtresse révocation de l'Edit de Nantes, les hasards de l'exil à la honte de l'abjuration.

Une ombre fugace soudain ternit l'azur habituellement irréprochable des yeux de l'Oberstrumpf-labidrülführer. Un rictus amer tordit ses traits de jeune dieu nordique arrachés au marbre vierge par le ciseau bien affûté d'Arno Brecker, fournisseur attitré du Führer du peuple allemand et du Reichsmarschall Hermann Gœring. Sa bouche au pur ourlet laissa sourdre en sa langue maternelle un involontaire gémissement :

— Ach ! Fodre Louis Gadorse ! Guelle zalope ! Ah, la la ! (2).

L'entretien s'engageait mal. Le professeur Choron nota mentalement : « Eviter toute allusion à Louis XIV. » Mais déjà l'officier, au prix d'un terrible effort de volonté, s'était ressaisi. Ses traits tout à la fois virils et charmants s'étaient réarrangés dans l'ordre correct, ses glandes sudoripares sécrétaient à nouveau une fraîche odeur d'eau de Cologne et l'hirondelle, rassurée, était revenue couvrir dans le creux au milieu de la grande casquette SS dont l'arrogante visière cachait, c'est bien connu, sous des dehors bourrus un cœur

(1) Le sujet de cette phrase est « la méthode Assimil », au cas où vous l'auriez oublié en route. Y a pas de quoi.

(2) En français dans le texte.

D'HISTOIRE

de jeune fille. Le soldat allemand aime les enfants et les petits oiseaux.

Le professeur Choron estima le moment venu de placer la phrase-clef, celle que l'on n'est apte à articuler proprement qu'au terme de la 3.850^e et ultime leçon de l'assimil-la-méthode-facile (facile mon cul):

— Ache, dit-il avec conviction, en hochant la tête comme c'est expliqué dans le livre, ache, meuzieu, la kerre, gross malhère !

— Allons, allons, répondit Siegfried Hellmut, il ne faut pas voir que le mauvais côté des choses ! Sans la guerre, nous ne serions pas là à deviser agréablement de choses et d'autres, mon cher ami !

Le professeur Choron éclata d'un rire épais, c'est comme ça que l'assimil disait qu'il convenait de rire en allemand. Il s'écria plusieurs fois : « Ache ! Ache ! Ache ! » en se tapant sur les cuisses de toutes ses forces. L'officier, posément, ôta son monocle, l'astiqua, d'un geste infiniment aristocratique, à l'aide d'une fine peau de chamois tirée de sa petite poche de côté (en réalité de la peau de Juif chamoisée, ça se voyait gros comme le Reichstag, mais avoir l'air de se rendre compte que c'était de l'ersatz eût été discourtois, donc, en l'occurrence, maladroit), puis remit le monocle en place dans les deux rainures parallèles qu'un habile chirurgien berlinois avait discrètement pratiquées dans l'os de la pommette et dans celui de l'arcade sourcilière, tiens, tiens, c'est donc ça, se dit le professeur Choron, tricheur, va !

— Mon cher et savant ami, dit Siegfried Hellmut von du Petit-Trouquipue, j'ose supposer que vous n'êtes pas venu me trouver uniquement pour goûter le charme de ma vue et l'agrément de ma conversation, tss tss, ne protestez pas. Vous êtes venu vous mettre servilement, ignominieusement et crapuleusement à la disposition du vainqueur. Bref, vous êtes venu, comme disait votre Louis XV, lécher mon cul. Vous avez couru pour être le premier, comme le prouvent éloquemment votre sueur abondante, votre langue pendante, votre respiration haletante et la ceinture de votre pantalon qu'excédé vous omîtes de rattacher après que le sixième des postes de garde qu'il vous fallut successivement franchir pour parvenir jusqu'à moi vous eût sodomisé aussi consciencieusement que l'avaient fait avant lui les cinq postes précédents. Vous êtes une vieille ordure dégueulasse et j'ai le plaisir de vous annoncer que vous êtes en effet le premier. Voyez plutôt.

L'officier, s'approchant de la fenêtre, souleva un coin du rideau. La place de la Concorde grouillait de bérets

basques si serrés qu'ils prenaient une forme hexagonale, comme les cerises de luxe tassées dans leur petit panier. C'était noir, pauvre et triste. La marée noire submergeait les Tuileries, remontait les Champs-Élysées, noyait tout. De l'Obélisque subsistait l'extrême petit bout de la pointe. Sous les bérets basques mités, chaque indigène avait l'assimil à la main et s'exerçait :

— Le jabeau te ma zœur est blus betit gue le chartin te mon ongle...

Ça faisait un bourdonnement considérable.

— Vous êtes le premier, profitez-en, dit l'officier. Mon cher ami, qu'êtes-vous venu me vendre ?

Le professeur Choron comprit que le temps n'était plus aux signolages.

— « Charlie-Hebdo », dit-il, sobrement.

L'Oberstrumpflabidrülführer ouvrit grands les yeux et la bouche. Son monocle tomba. Sa langue aussi. Ils n'allèrent pas loin, ils étaient attachés. Se levant, il prit dans les siennes les deux mains du professeur Choron, un peu poisseuses de la confiture de la tartine de son goûter, et, d'une voix que l'incrédulité teintait en vert, il s'écria :

— Mein lieber, lieber Freund ! « Jarlie-Hhepto » ! Ach ! Est-ze bozipte ? Ach, ach ! Nein ! Che ne buis groire... Z'est drop ! L'ingombaraple, l'unigue « Jarlie-Hhepto », avek nous ! Alors, z'est kagné t'afanze ! La Vranze endière est afek nous !

Il répéta dix-huit fois « Jarlie-Hhepto » en aspirant puissamment les H qu'il recrachait tout flasques tout mouillés, et qui tombaient sur le tapis, pauvres choses qui furent.

De chaque côté de la porte, les deux immenses plantons casqués, immobiles jusqu'ici comme des statues de fer, levèrent le bras, crièrent « Heil ! Heil ! Heil ! », et, avec un grand rire sauvage, vidèrent les chargeurs de leurs mitraillettes en éventail. Il plut du lustre et de la roue dentée de pendule Louis XV. Une heure après, le professeur Choron et l'Oberstrumpflabidrülführer-SS von du Petit-Trouquipue, Croix de Fer de première classe, grand officier du Bretzel de bronze, franchissaient le seuil de la Kommandantür du Gross-Paris, tendrement enlacés, débraillés avec un désordre artiste, couverts de dégueulis de vinasse et de tampons officiels à croix gammée, et chantant à deux voix « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine » en y mettant chacun un sens différent mais peu importe puisqu'ils gardaient pour eux leurs réflexions intimes.

Une Mercedes-Benz rapide et silencieuse les déposa rue

UNE PAGE D'HISTOIRE

des Trois-Portes, devant le seuil illustre. La rédaction et le menu personnel, au grand complet, fraternellement tassés au centre de la salle historique comme des poussins craintifs, d'angoisse se rongeaient les poings et recrachaient les petits os avec un bruit agaçant à la longue. Quand Choron, d'un pied majestueux, arracha la porte à ses gonds et s'étala sur le carrelage, un seul cri jaillit :

— Alors ?

Choron eut un geste ample et beau vers la porte et ce seul mot :

— Voilà.

Siegfried Hellmut von du Petit-Trouquipue, soutenu par deux SS gigantesques, apparut sur le seuil, bras tendu.

Il hurla :

— Heil Hips... Heil Hips...

— Heil Hipstler ! hurlèrent les SS, qui connaissaient leur boulot.

— Heil Hitler ! hurla l'équipe, d'une seule et formidable voix.

Dès le lendemain, le premier numéro de « Charlie-Hebdo-Kollabo » était dans tous les kiosques. Pendant quatre ans, sans une seule interruption, « C.H.K. » entretint haute et claire la flamme de la lâcheté et de la trahison dans tous les cœurs vraiment français. Nous pouvons le dire fièrement, sans « C.H.K. » la guerre eût duré trois ans de moins. Si l'Occupation a été ce qu'elle a été — une œuvre d'art —, c'est à « C.H.K. » qu'elle le doit. Qui ne se rappelle les fabuleuses couvertures de « C.H.K. » qui firent tant pour l'amitié entre nos deux grands peuples ? Le fameux dessin « Hitler, c'est du poulet » qui valut à Reiser la Croix de Fer, la grande composition allégorique de Wolinski où la reine d'Angleterre, à poil, au milieu de Londres en ruines, montrait son cul à de Gaulle en disant : « Il n'y a pas que la politique dans la vie ! »... Et les « Aventures de Madame Pétain », par Cabu, qui valurent à leur auteur des procès sans nombre aboutissant tous à un acquittement, car que pouvait la pauvre vieille contre la protection personnelle du Führer ? Gébé (qui signait alors de son vrai nom : Gédelweiss Bédelweiss) entretenait l'espoir en évoquant aux yeux émerveillés des populations les scènes idylliques de l'an 01 de la victoire totale du Grand Reich de Mille Ans. Cavanna, lui, exaltait de sa prose au

lyrisme si spontané l'héroïsme des aviateurs italiens pendant l'Exode et les incitait à continuer à mitrailler les civils sur les routes, armistice ou pas. Delfeil de Ton ridiculisait, en de courtes et incisives scènes, les horribles youpins Palostein et Zigostein. Wolinski dénonçait tous les Juifs qu'il connaissait et sommait les autorités occupantes d'être plus fermes avec cette racaille. Le professeur Choron, naturellement, se taillait dans ce gâteau d'ignominie la part du lion. Sa fameuse rubrique « Ecrivez à la Gestapo sans attendre d'avoir du temps à perdre » lui valut, de la main même du chef suprême de la Gestapo, le Reichsführer-SS Heinrich Himmler, la grande médaille de vermeil de « meilleur ouvrier de France et de toutes les colonies allemandes ». Isabelle, chaque semaine, appelait à tondre les salopes françaises qui avaient, ne fût-ce qu'une seule fois et peu importe quand, couché avec des Français, donnait des recettes de confitures de sciure et de chroucroute de vieux chapeaux de paille ainsi que des conseils pratiques pour les temps difficiles, par exemple « Comment remplir les bouches inutiles avec du plâtre ».

En ces tristes temps d'imposteurs éhontés, il est temps que l'on sache que c'est « Charlie-Hebdo-Kollabo » qui dénonça le lâche subterfuge des juifs inciviques qui se peignaient en jaune des pieds à la tête pour que l'étoile jaune obligatoire ne se remarquât point, perdue dans le contexte. C'est le professeur Choron qui enseigna comment coudre les branches des crucifix pour en faire des croix gammées, comment limer les croix de guerre pour en faire des croix de fer...

Ah, ces orgies, rue des Trois-Portes, Français et Allemands fraternellement mêlés, le professeur Choron et l'Oberstrumpfplabidrüllführer - SS von du Petit-Trouquipue chantant Lili Marleen, l'un dans l'autre, alternativement ; les deux jeunes sœurs Okarina et Harmonika von du Petit-Trouquipue pénétrées par cinq orifices à la fois et trouvant moyen de manger en même temps des tartines de camembert trempées dans du champagne, à la française (1) !

Il était bon que ces choses fussent sues.

Il ne serait pas mauvais non plus qu'on en fasse un film. Il y a un public pour. Nous attendons les propositions.

Von Kawanna.

Extrait de « Tant qu'on a la santé », journal d'un intellectuel parisien pendant l'Occupation.

(1) En français dans le texte.

Directeur de la publication :
Georges Bernier
Directeur : Cavanna
Rédacteur en chef : Gébé
Rédacteurs en chef adjoints :
Cabu, Professeur Choron, Delfeil

de Ton, Fournier, Isabelle, Reiser,
Willem, Wolinski, Gunnar Wollert.
Metteur en page : Daniel
Photographe : Chenz
Editions du Square,
s.a.r.l. au capital de 30 000 F

Siège social : 10, rue des Trois-
Portes, Paris 5^e. Tél. 633-27-34.
Abonnement 1 an : 50 F.
Étranger : 55 F.
Dépôt légal : 3^{em} trim. 74.
Impression : Presses de la Bûcherie, Paris.

DEPANNAGE VACANCES. — Juillet, tout ferme. Vous ne savez où vous adresser pour faire poser un volet. Téléphonnez à « RAPID'POS'VOLET » qui vous enverra un spécialiste sur le champ.

DES FAITS



Voilà !
Et ça tient !

Lâchez
voir.

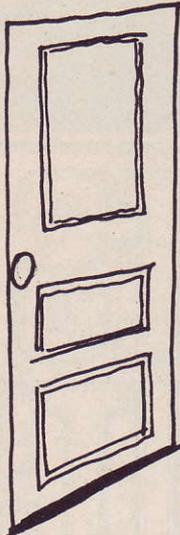
PIETE DISCRETE MAIS TENACE. — Tout doucement, à petites étapes, sans publicité pour ne pas rallumer les vieilles querelles, on achemine la dépouille mortelle du Maréchal Pétain vers Douaumont.



J'ai les oreilles
dans ma poche.

HIT PARAD E

DANS MA CHAMBRE, IL N'YA QU'UNE PORTE



IL N'YA QU'UNE PORTE



CETTE PORTE DONNE SUR UNE PIÈCE VIDE OÙ IL Y A UNE AUTRE PORTE



COUCOU!

ET CETTE PORTE DONNE SUR UNE PIÈCE VIDE OÙ IL Y A UNE PORTE QUI DONNE SUR UNE PIÈCE VIDE OÙ IL Y A UNE C'EST COMPLÈTEMENT PORTE IDIOT QUI DONNE SUR UNE PIÈCE VIDE OÙ IL Y A...



...UNE PORTE

JE PASSE MA VIE À OUVRIR ET À FERMER DES PORTES.



TOC TOC

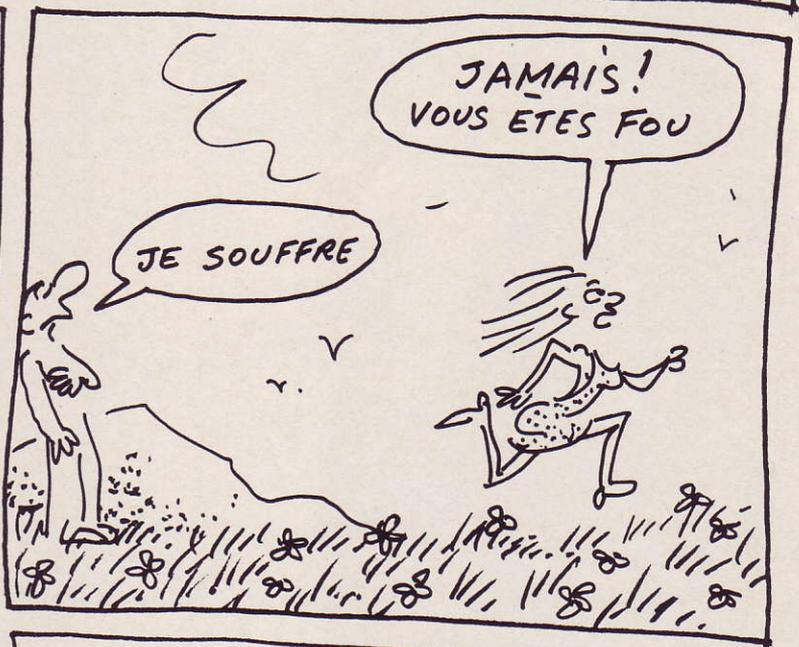
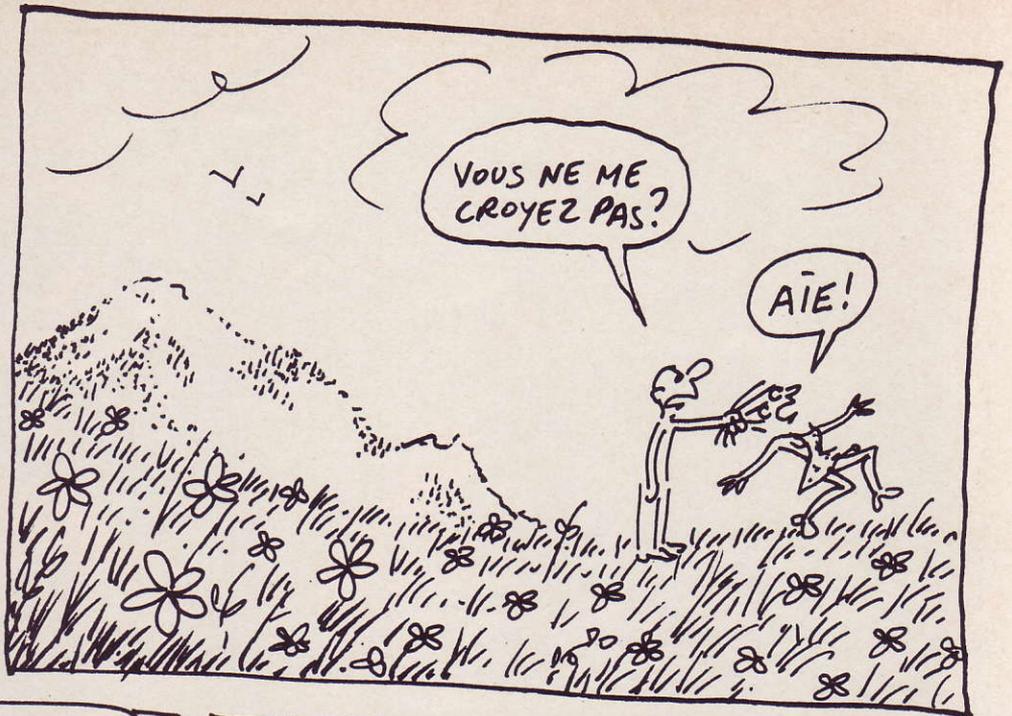
IL Y A QUELQU'UN?

IL N'YA JAMAIS PERSONNE

OH, PARDON, JE M'EXCUSE DE VOUS AVOIR DÉRANGÉ HI HI HI!



FAUT BIEN RIRE!



**Qu'est-ce qui fait
la majorette?**

**C'est la
culotte!**

**Tant qu'il reste
la culotte,
une handicapée
physique
est une majorette
comme
les autres**



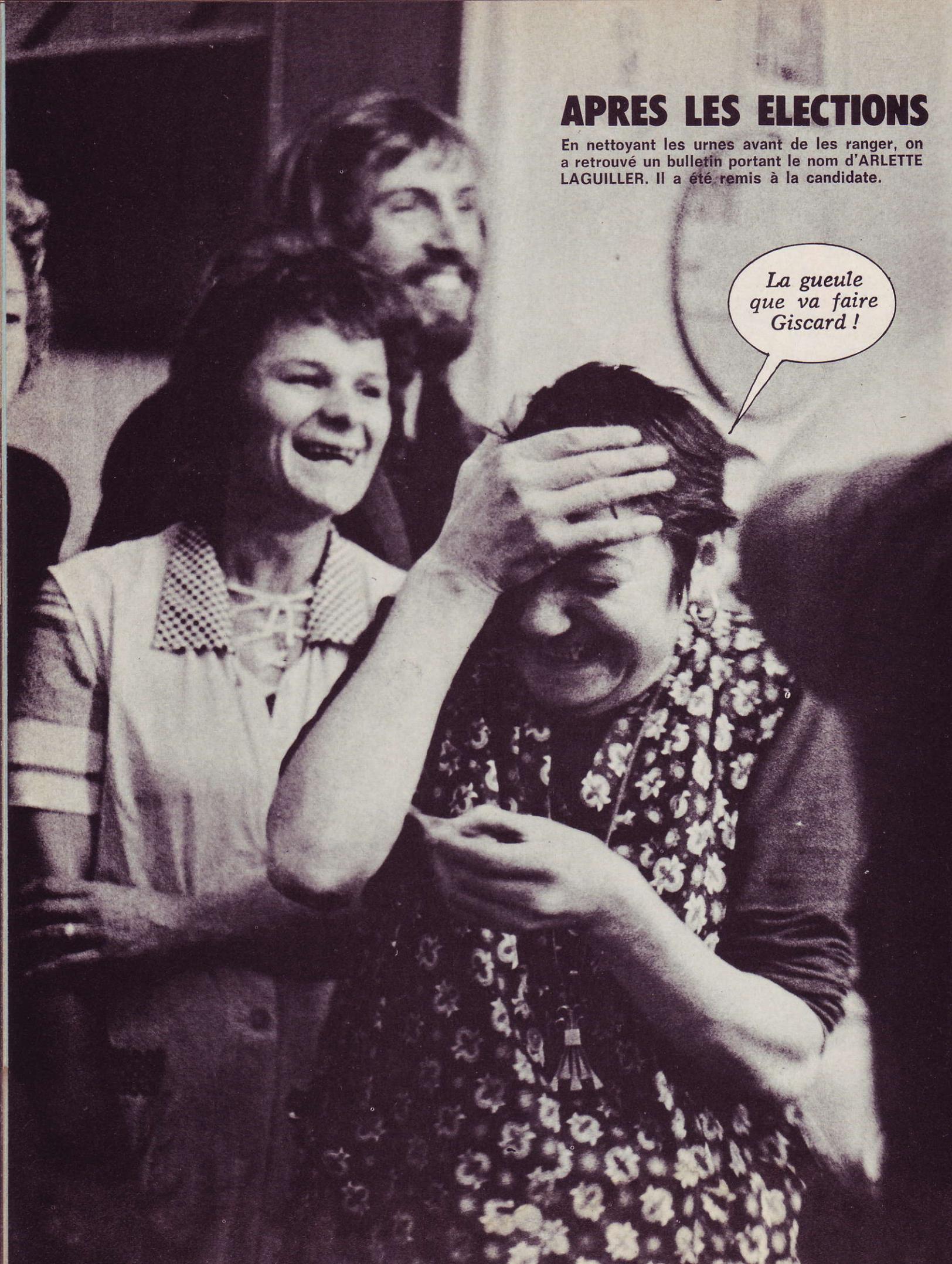
**Malhonnêtes!
Escrocs!
Voleurs!**



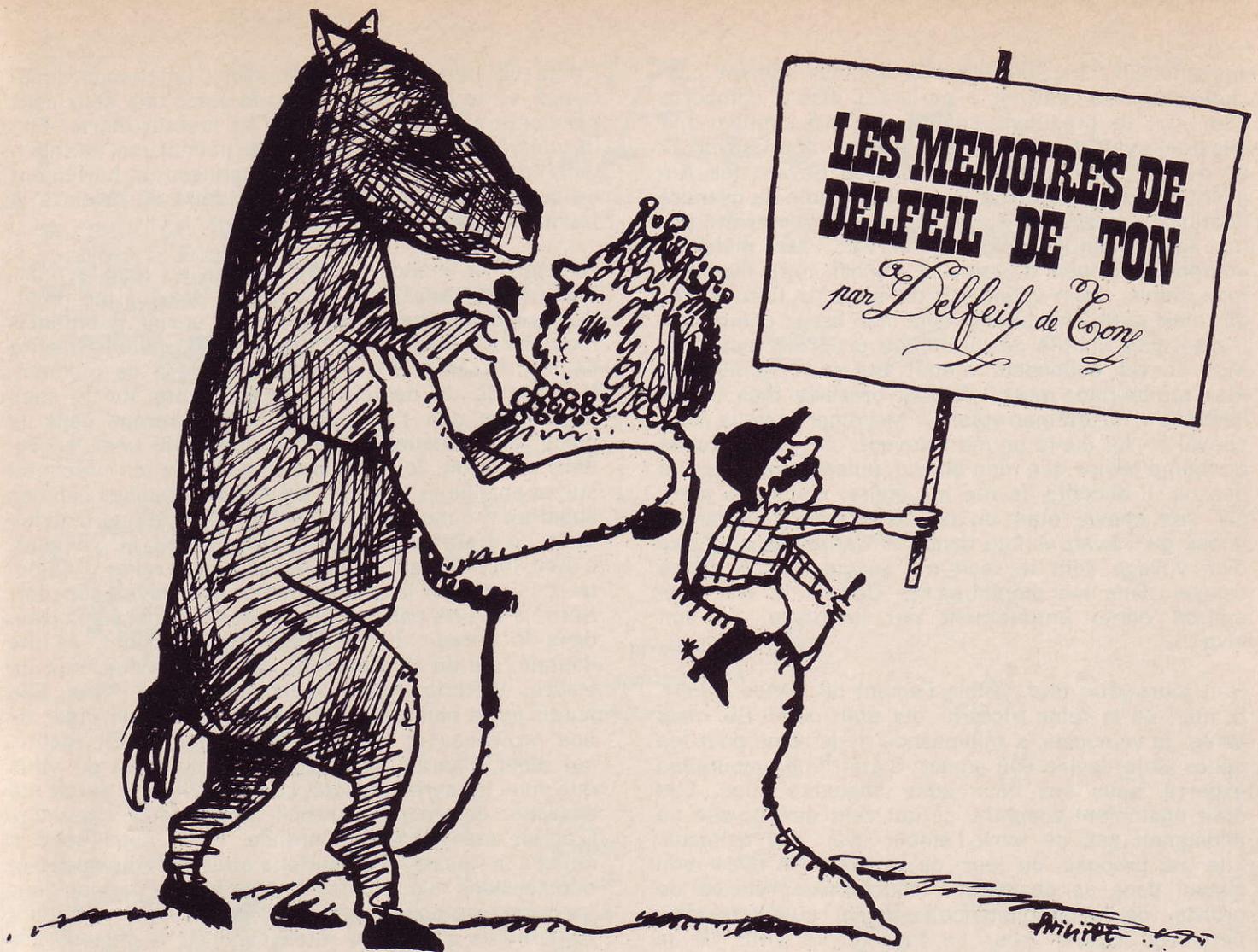
**Nouvelle ruse des fabricants pour voler le client sur la quantité:
LA BOITE A FOND BOMBÉ**

APRES LES ELECTIONS

En nettoyant les urnes avant de les ranger, on a retrouvé un bulletin portant le nom d'ARLETTE LAGUILLER. Il a été remis à la candidate.



*La gueule
que va faire
Giscard !*



Un jour, j'étais sur mon cheval et il avait la chiasse. Vous parlez si c'est pratique quand on veut passer inaperçu. Or, j'avais les meilleures raisons du monde de vouloir passer inaperçu. En effet, j'avais été chargé par le président Emile Loubet, président de la République française, d'aller inoculer le virus de la chiasse à la reine Victoria, souveraine d'Angleterre. Soit un hasard, soit un accident dû à l'état encore balbutiant de la science des virus, mon cheval avait donc attrapé la chiasse. Les premiers symptômes en étaient apparus sur le bateau qui m'emmenait de Calais à Douvres. Nous étions fort nombreux sur le pont réservé aux cavaliers, à tel point que nos chevaux étaient rangés en long, en rangs si serrés qu'il n'était pas question d'en descendre. Chaque effet de la chiasse de mon cheval empuantissait l'atmosphère et était une menace pour mon incognito. Hasard, disais-je, parlant de cette coïncidence entre la maladie de mon cheval et celle que j'étais chargé d'inoculer à la reine d'Angleterre. Si c'était un hasard, il était curieux. Il était possible, disais-je aussi, que ce fût un accident. Cet accident, dans ce cas, pouvait aussi bien m'arriver à moi, je pouvais moi-même attraper cette chiasse dont je transportais le virus dans la boîte étanche — prétendument étanche ? — que je portais sur mon cœur. Me retrouver malade de la chiasse dans un pays hostile, loin de mon père et de ma mère, si tel devait être mon sort, jamais la Légion d'honneur que m'avait promise le président Emile Loubet ne serait suffisante pour compenser ce désagrément. Quant au million-or qu'il m'avait promis également, il faudrait alors songer

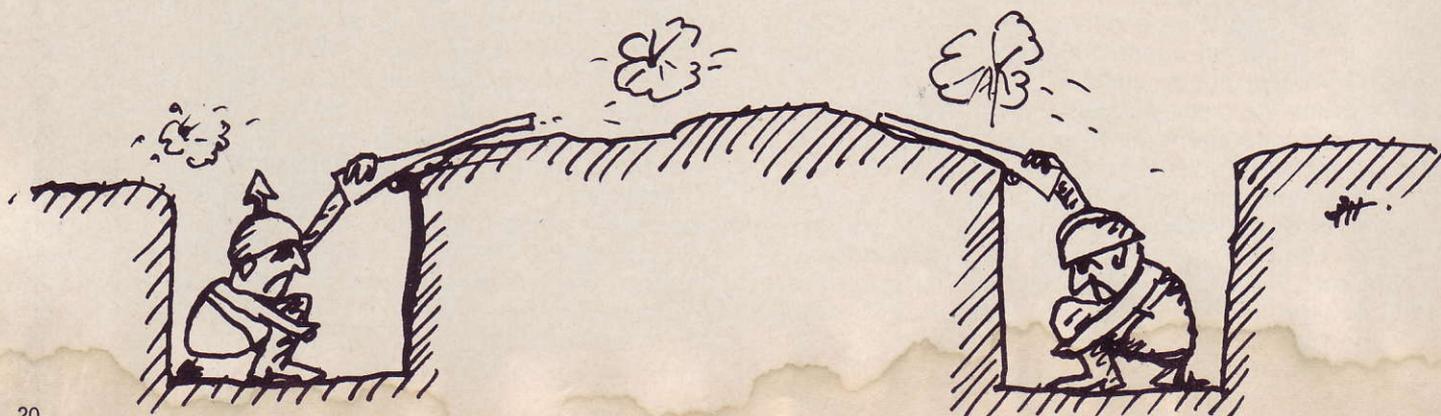
sérieusement à reconsidérer la somme ! Hasard ou accident, mon cheval n'arrêtait pas de chier sous moi. Les Britanniques qui m'entouraient ne semblaient pas s'en apercevoir, leur flegme n'était pas un vain mot. Certains pincements de nez, certaines crispations de la mâchoire ou des poings, indiquaient assez, toutefois, que ces insulaires étaient à la limite de l'exaspération. Me penchant sur l'encolure de mon cheval, je lui glissai à l'oreille : « Si tu continues, pendant tout notre séjour en Angleterre, je ne te donnerai à manger que du pudding », — il détestait le pudding — il ne me répondit que par une nouvelle giclée de merde liquide et verte entre ses pattes arrière. S'il détestait le pudding, c'est parce qu'il avait été élevé par une jument anglaise, sa marâtre, qui ne l'aimait pas et qui l'avait beaucoup fait souffrir quand il était petit. Au Deuxième Bureau, qui était le service de contre-espionnage de la République, on m'avait donné ce cheval à cause, justement, de cette haine qu'il portait à tout ce qui était anglais. C'était le capitaine Dreyfus, mon chef hiérarchique, un homme qui ne laissait rien au hasard, qui avait eu cette idée. Fichue idée, en l'occurrence. Grâce à ma parfaite connaissance des chevaux, j'eus soudain l'intuition de ce qui donnait la chiasse au mien. C'était l'idée d'approcher les côtes anglaises, côtes détestées, qui lui rappelaient son enfance malheureuse. Je me mis soudain à avoir peur. En admettant que les services sanitaires anglais, à Douvres, le laissent entrer en Grande-Bretagne, ce qui n'était pas sûr, qu'allait-il se passer lorsque nous passerions devant la douane ? Il arrive souvent que

des chevaux, sous l'effet d'un bouleversement psychologique, se mettent à parler et disent n'importe quoi. Or, le président Loubet, en me confiant ma mission, avait parlé librement devant mon cheval. Si ce dernier allait casser le morceau devant les Angliches ? Je cassai discrètement l'ampoule de cyanure destinée à mettre fin à mes jours si j'étais arrêté par les agents de l'Intelligence Service, j'en mêlai le contenu à un peu d'avoine et donnai cette avoine à mon cheval. Mon voisin me dit alors : « Excuse me, sir, mais cette cheval chie déjà bien assez comme ça, il n'est pas zioutile de lui donner encore à manger ». Mon cheval, cependant, s'était jeté sur l'avoine et il était tombé raide mort. « Je vous présente mes condoléances », me dit mon voisin. « Me vendriez-vous votre cheval ? » lui dis-je en me relevant, car j'étais tombé en même temps que mon cheval, puisque j'étais assis dessus. Il accepta de me le vendre, mais très cher, car son cheval était un prince charmant métamorphosé qu'il avait acheté dans les Carpathes au cours d'un voyage dont le récit n'a aucune raison de se trouver dans les mémoires de Delfeil de Ton (mémoires écrits entièrement par lui-même, de son vivant).

Huit jours plus tard, j'étais l'amant du prince Albert, le mari de la reine Victoria, qui était pédé. Six mois après, je vainquais la répugnance de la reine pour les pédés et je devins son amant. C'était une amoureuse experte, sous ses deux cent cinquante kilos. Elle était également zoophile, ce qui veut dire qu'elle ne dédaignait pas de faire l'amour avec des animaux. Elle me proposa, un jour, de la rejoindre avec mon cheval dans sa chambre à coucher. Je résolus de profiter de la circonstance, pendant qu'elle s'occuperait du cheval, pour lui inoculer le virus de la chiasse, objet de ma mission. A peine le cheval dans la chambre à coucher, voici Victoria qui se précipite sur son sexe, turgescents, pour le mettre sous sa langue, chaude et humide, entre ses lèvres, gonflées par le désir. A l'instant, le cheval fut transformé en un prince charmant, car tel était le secret de sa métamorphose qu'il fallait qu'une souveraine en activité prit son sexe dans sa bouche pour qu'il recouvrit son identité. Victoria, cependant, point démontée, ne s'était pas laissée surprendre par cette transformation pourtant surprenante, et elle continuait sur le prince ce qu'elle avait commencé sur la bête. Moi, j'avais ma seringue toute prête, prête à être plantée dans le royal derrière pour lui communiquer le virus. J'avoue que je fus un instant surpris. Profitant de cette surprise, le prince se précipita sur le cou de la reine, lui arrachant brusquement son sexe qu'elle était en train de sucer, et y planta ses dents de vampire, car

c'était un vampire. Il but son sang, longtemps, longtemps, et ne laissa tomber à ses pieds que deux cent cinquante kilos de chair pâlie et bientôt morte. Fou de colère d'avoir été doublé, je plantai ma seringue dans les fesses du vampire qui poussa un hurlement de douleur et s'enfuit par les couloirs du palais à la recherche des cabinets.

Je revins en France, rendre compte du résultat inattendu de ma mission. Le capitaine Dreyfus me reçut. Il entra dans une violente colère quand il entendit mon récit. « Vous ferez tintin pour le million-or et la Légion d'honneur ! » s'écria-t-il, mais, à ce moment, il se tordit de douleur et se précipita sur le seau hygiénique que j'avais aperçu, en entrant dans la pièce, mais auquel je n'avais pas prêté une particulière attention. Je le reconnus, alors, je me précipitai sur sa bouche et l'ouvris : deux monstrueuses canines apparurent à mes yeux dessillés. Le capitaine Dreyfus était un traître. Le cheval, c'était lui ! Le vampire, c'était lui ! C'était lui qui avait tué la reine d'Angleterre ! Sans lui laisser le temps d'essuyer son derrière, je le pris par une oreille et le traînai à l'Élysée, dans le bureau du président Emile Loubet. Je me doutais, me dit le président, que ce Dreyfus était un traître. Victoria devait venir me voir, à Paris. Elle aurait eu la chiasse. Je lui aurais donné un élixir de nos provinces et elle aurait été guérie. En réalité, cet élixir n'aurait été que le contre-poison du virus que vous lui auriez injecté. La reine Victoria aurait été éperdue de reconnaissance pour cette guérison. Ça aurait été l'Entente Cordiale. Nous nous serions alliés à la Russie, nous aurions attaqué l'Allemagne et nous aurions mis tous les Aryens blonds germaniques en camps de concentration, avant de les exterminer. Ce Dreyfus a tout fait rater. Qu'il ait la chiasse jusqu'à la fin de ses jours ! « Pitié ! » s'écria le traître, mais le président Loubet avait déjà tiré sur un cordon, une trappe s'était ouverte et Dreyfus avait été précipité dans des oubliettes. Mon cher Delfeil, voici 500 000 francs, c'est tout ce que je peux faire pour vous. Si vous tenez à la Légion d'honneur, en insistant un peu, peut-être que le Chancelier... Je lui dis qu'il pouvait se mettre sa Légion d'honneur où je pense et j'allai tout raconter à l'empereur d'Allemagne. Il sut se montrer généreux. C'était la Belle Époque, cette époque-là. Grâce à ma fortune, je devins l'amant de la Goulue et de Valentin le Désossé. Puis vint la guerre de 14, à la surprise générale. Dans les tranchées, plus d'un soldat eut la chiasse, et tous les élixirs du monde n'y pouvaient rien. C'est pas ça qui m'empêcha d'en vendre à tous les gouvernements des nations belligérantes, allez !



FANTASMES

TU SAIS CE QU'ON POURRAIT FAIRE CE WEEK END, AU LIEU DE SE MASSACRER SUR LES ROUTES?

AU CINEMA?

QUELLE IMAGINATION

LE WEEK END PROCHAIN ON VA FAIRE L'AMOUR DANS UN CIMETIERE!

HEIN?

ÇA VA PAS, NON?

MON VIEUX, J'ASSUME MA SEXUALITE

SI J'AI ENVIE DE FAIRE L'AMOUR DANS UN CIMETIERE, JE FERAI L'AMOUR DANS UN CIMETIERE!

FAUT TOUJOURS QUE JE CEDE A TES CAPRICES

LES CIMETIERES, LES CATHEDRALES, TOUS CES TRUCS-LA M'EXCITENT

ON VA EN CHOISIR UN BIEN, OÙ DES GRANDS HOMMES SONT ENTERES, OÙ IL YA DES PETITES CHAPELLES.

CELUI-CI CONVIENT PARFAITEMENT!

PARDON, MONSIEUR LE GARDIEN, OÙ PEUT-ON TROUVER UN BROC AVEC DE L'EAU?

QU'EST-CE QU'ELLE PEUT BIEN VOULOIR FAIRE AVEC UN BROC PLEIN D'EAU?

ÇA RENDRA NOTRE VISITE PLUS VRAISEMBLABLE, ET ÇA ME SERVIRA POUR ME LAVER LES FESSES APRES !...



LES GARDIENS DE CIMETIÈRES SONT DE GRANDS PSYCHOLOGUES



CES DEUX PETITS-LÀ, JE SAIS EXACTEMENT CE QU'ILS SONT...



LE JEUNE HOMME... TRISTE ET ACCABLÉ... UN JEUNE VEUF, TOUT FRAIS!



SA COMPAGNE, ENCHANTÉE DE PRENDRE LA PLACE DE L'AUTRE... TOUTE CHAUDE.

JUBILE, TOUTE FRETILLANTE À SES CÔTÉS...



FAUT EN CHOISIR UNE AVEC LA PORTE OUVERTE ET QUI NOUS CACHE BIEN

ÇA SERAIT MOINS RISQUÉ DE FAIRE ÇA LA NUIT.



AH NON, LA NUIT, J'AURAIS PEUR!



CELLE-CI N'EST PAS MAL

OH LA LA...

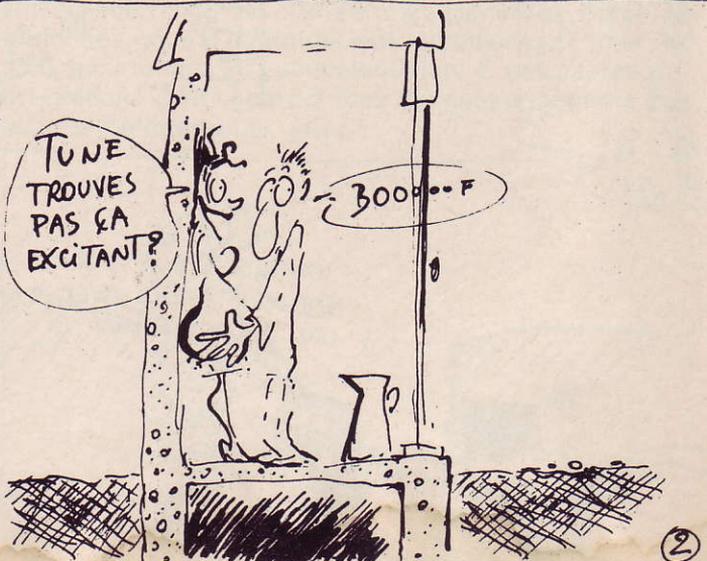
KRISSSS



PERSONNE ?

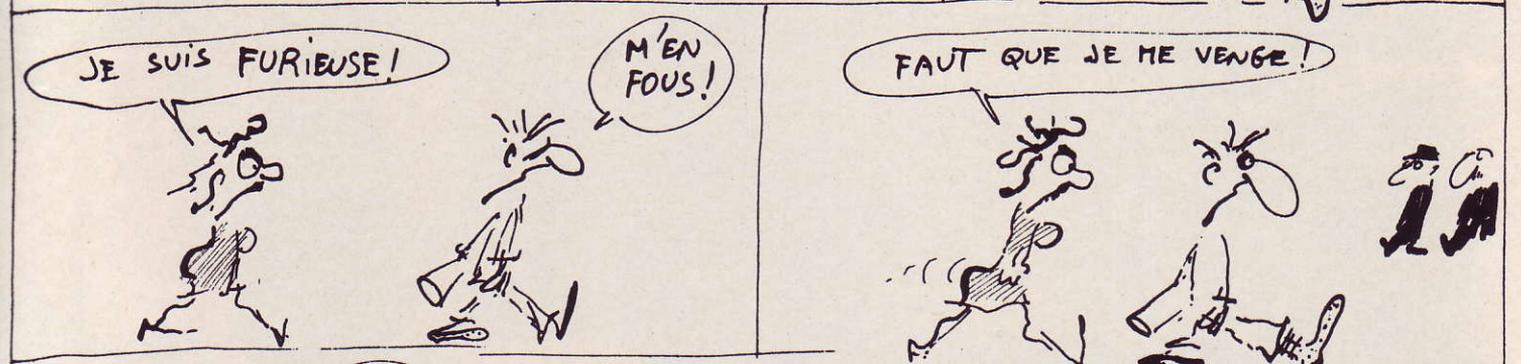


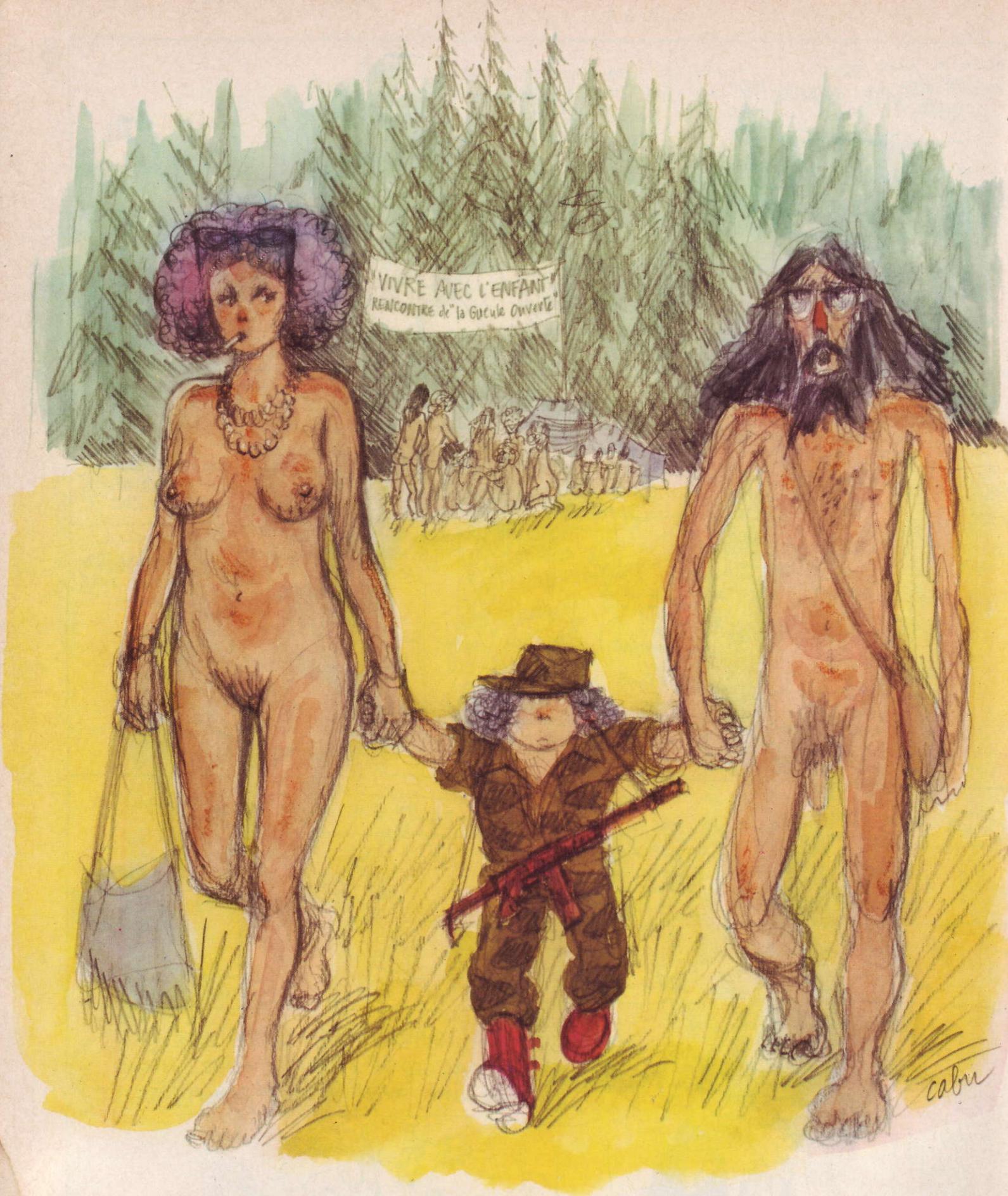
HOP!



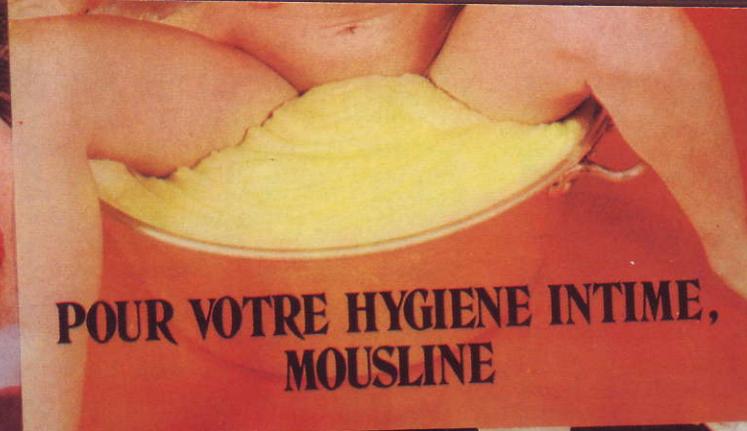
TU NE TROUVES PAS ÇA EXCITANT ?

BOOO...F





- La non-directivité, faudra qu'on en reparle



**POUR VOTRE HYGIENE INTIME,
MOUSLINE**

59,50
(seulement)
**...encore une
performance
Moulinex!**



UN LECTEUR :

- Il y a une question que je voulais toujours vous poser. La publicité que vous faites dans Hara-Kiri... ça vous est payé ?

LE PUBLIC-RELATION DE HARA-KIRI :

- Naturellement !

LE LECTEUR :

- Ah ! Bon. Mais alors, comment ça se passe ?

LE PUBLIC-RELATION : *Suivez-moi.*



*Plats devant, ronds derrière,
ants Dim vont rendre aux femmes leur corps de femme*



**FAITES
L'AMOUR SUR DU FORMICA.
UN COUP D'EPONGE
ET C'EST PROPRE.**



**POUR
AIDER LES
FEMMES A VIVRE
AU RYTHME DE
LA VIE MODERNE**

**pot-au-feu
MECCANO**



**FUSIL MANUFACTURE
COMME A VERDUN**



→ Une porte. Un sigle : A.P.O. (Agence de Publicité Ou-trancière). Faisceau photo-électrique, la porte coulisse. Un salon. Quatre couloirs, quatre flèches :

Division CONCEPTION/Département RECHERCHES FONDAMENTALES.

Division CONCEPTION/Département ETUDES PRATIQUES.

Division CONCEPTION/Département MAQUETTES ET REALISATION.

Division COMMERCIALE.

Au bout du couloir « Division COMMERCIALE », un rond-point « ACCUEIL ». Deux portes : « Directeur commercial », « Secrétariat ».

LE PUBLIC-RELATION (à Nadine, secrétaire de direction) : Bonjour, toi. Mets-nous un dossier-cassette client dans le magnéto.

NADINE : Tampax ? Air France ? Liebig ? Aspro ? Vachequirit ?

LE PUBLIC-RELATION : Vachequirit, c'est bien.

LE MAGNETOPHONE :

— Allo ! Ici le Directeur Commercial de la firme Vachequirit. Passez-moi le responsable de votre officine.

— Je vous passe monsieur...

— Ne dites pas de nom ! Je ne veux connaître personne ! (Sonnerie)

— Allo ?

— Vous avez Vachequirit sur la 6.

— Je prends. (clic !) Allo ? Ici...

— Oui ! Je sais ! Ou plutôt, je ne veux pas savoir. Personnellement je désapprouve, mais j'ai des ordres. Notre P.D.G. prétend, sondages à l'appui, que cette contre-publicité ordurière est de la bonne publicité d'appoint. Que cela récupère la clientèle blasée ou hostile à la vraie publicité. Que votre heu... « revue » constitue un banc d'essai où l'on teste les audaces. Que vos coups de sonde sont scientifiquement analysés par les têtes savantes de la profession. Que le mauvais goût est l'arme suprême de demain, le fin du fin, l'hyper sophistication. Que l'on commence d'ailleurs à l'expérimenter prudemment dans les campagnes publicitaires d'avant-garde. Mettons !

Pour en revenir à notre affaire, voici les instructions. Nous désirerions que vous alliez plus loin que l'annonce du numéro 137 de février 73.

— J'avoue que ne vois plus très bien ce que c'est.

— Les fesses !

— Les fesses ?

— Les grosses fesses ! Votre bonhomme qui se mettait une portion de Vachequirit dans les fesses.

— Ah ! Le suppositoire vachequirit.

— Exact.

— Ça vous a plu ?

— Ça a plu. Je le déplore, mais ça a plu. Soit-disant très efficace. Il faudrait faire pire.

— Depuis, il y a eu la dame qui modelait un sexe masculin en crème de gruyère.

— Euh ! Moyen. On ne le prenait pas dans la gueule, comme nous disons. La... la « chose » manquait de relief, de turgescence, vous voyez ce que je veux dire ? D'ailleurs notre P.D.G., si j'ai bien compris ses goûts, préfère carrément le trivial au graveleux. Cela dit, comme d'habitude, vous avez carte blanche. Le seul impératif, c'est que vous nous étudiez quelque chose très rapidement.

— Je vais transmettre votre demande au département Conception, je rappelle dès que l'on a quelques projets valables à vous montrer.

— Très bien ! Je ne vous salue pas.

(Sonnerie)

— Allo, Choron ? (*) Salut. Je viens d'avoir Vachequirit au bout du fil. Ils en reveulent. Plus fort que le suppositoire.

— Oh ! La la ! Ça va être dur.

(Arrêt du magnétophone)

LE PUBLIC-RELATION : Vous voulez entendre la séance de création ?

LE LECTEUR : Je veux bien.

LE PUBLIC-RELATION : Nadine, bouge tes fesses et passe-nous la bande B.S.V. (Brain-storming vachequirit).

LE MAGNETOPHONE : (Plusieurs voix, masculines et féminines)

— Bon ! Alors, on est payés pour dire quoi ?

— Que Vachequirit, c'est de la merde.

— Eh ben ! C'est simple. Y'a qu'à foutre de la merde dans un papier d'aluminium ; des petites portions de merde.

— Mouais... En photo, ça va être dur à montrer que c'est de la merde. Ou alors modeler des petites crottes, mais ça n'aura plus l'aspect portion triangulaire.

— Et dans les oreilles ? « Dormez tranquilles avec Vachequirit. Les vachequiriphiles ont le sommeil paisible. Ils n'entendent pas les avions. »

— « Ils dorment comme des vaches ! »

— Et des Tampax Vachequirit ?

— Tampax ne nous a pas passé d'ordre, il nous foutrait un procès.

— Qu'est-ce qu'on veut dénoncer, pour faire scandale ? La médiocrité du produit, le...

— Non, pas tellement ça, plutôt mettre en évidence la disproportion qu'il y en a entre le produit prétendu utile, c'est-à-dire les dix grammes de pâte molle que tu as dans ton assiette et le bordel délirant qui l'a amené là : l'emballage aluminium, l'étiquette couleurs, la boîte carton, les caisses, les camions de 20 tonnes, les usines à pâte molle, à carton, à papier, les imprimeries, l'industrie de l'aluminium qui bouffe les montagnes, dégueule dans les rivières, ratatine les forêts et exige des centrales nucléaires.

— Oh ! La la ! Ça va être compliqué.

— Et « Un homme sur trois meurt de faim, mais les vachequiriphiles ont du fromage sur leur pain » ?

— Et un aquarium avec une portion qui nage ? « Plus gaie qu'un poisson rouge... »

— Ça, c'est de la vraie pub. Ils pourraient la faire.

— Oh ! J'ai une idée terrible ! Si on disait...

(Le magnétophone s'arrête.)

LE PUBLIC-RELATION : Je vous épargne le reste. Y'en a dix heures comme ça. Nadine ! On t'a dit cent fois de ne pas mettre de collants. Tiens ! Passe-nous la bande « Ambiance studio-photo ». (au lecteur) Ce que vous allez entendre, c'est une séance de photos sur les idées retenues au cours du brain-storming et mises au point par le département Etudes.

LE MAGNETOPHONE : (C'est le photographe qui intervient en premier)

— Je vois bien les seins. Je vois bien la marmite. Toi, la dame au chapeau, tu me caches la roue de brouette avec tes fesses, tourne-toi un peu. Encore. Pas tant ! Je vois ton poil. Là ! Ne bouge plus. Je vois pas le marteau,

(*) Norbert Choron, cousin du professeur Choron.

faudrait un peu de lumière dessus. Bien ! Merde ! Maintenant, ça fait briller la queue de l'avion.

— Je passe un coup de bombe mate dessus ?

— Vas-y ! Et remet un peu de vin rouge dans le dégueulis, il est fade. Pas trop. Quelques petits pois aussi, va ! Les évêques, je vois vos cheveux longs, faut les rentrer sous la mitre. Le mec qui tient l'horloge, je vois tes pieds. Le lustre, je vois tes mains. Charles ? On est bien d'accord ? Je compte trois et tu balances la soupière.

— O.K. !

— Au fait, la portion de Vachequirit, où on la fout ?

— J'en sais rien, faut voir la maquette. Maquette !

— Maquette ! Qui qu'a vu la maquette ?

— (voix au fond) Tu préfères voir ma queue ?

(rires. Clac ! Le magnétophone s'arrête.)

LE PUBLIC-RELATION : Maintenant, je vais vous faire entendre la bande enregistrée pendant la remise des projets au client. Dis donc ! Nadine, petite salope ! T'as pas de soutien-gorge !

LE MAGNETOPHONE : Voilà ! Vous avez les cinq projets devant vous. Celui-là, c'est peut-être le plus immonde, à mon avis. Avec celui-ci, on frôle la poésie mais, au fond, ce n'est peut-être pas un inconvénient. On n'a pas trop forcé sur le cul. D'une part, parce que vous m'avez dit que votre boîte n'y tenait pas tellement et puis c'est vrai que tout ce qui peut être taxé de sexisme ou de chauvinisme mâle par le M.L.F., ça commence à être mal vu. D'ailleurs, c'est un sacré problème dans la publicité.

— Oh ! Nous, ça ne nous gêne pas. Notre axe, c'est l'optimisme béat. On ne craint rien ni personne. Ça va sous tous les régimes. Bon ! Voyons voir. Qu'est-ce qui me répugne le plus ? Mmmh... Oui... Ah ! Là ! La bouche pleine avec les cheveux et les mégots dans le fromage mâché...

— Moi aussi, c'est un de ceux que je préfère.

— Quoique celui-là est assez insoutenable aussi. Mais le sang, c'est pas tout à fait ça, hein ? Le gros caillot, là, ça sent la gouache.

— Ce n'est qu'un projet.

— Là, c'est dommage qu'on ne voie pas les poils.

— Vous savez bien que les poils, c'est risqué.

— Enfin ! On en voit partout ! Si vous, vous êtes en retard sur les poils, alors ! Vous voulez me choquer ou non ? Vous savez, il y a longtemps que le calendrier des PTT ne me fait plus rougir ! Un truc comme ça, même un père d'élève, officier de réserve et pratiquant ne prendra pas sa plus belle plume pour s'indigner auprès de qui de droit. C'est nul.

Et ça ? Je ne comprends pas bien.

— C'est votre pâte de gruyère tassée dans une petite boîte d'allumettes et il y a une allumette cadeau enfilée dans la pâte. C'est...

— Plutôt gentil. En fin de compte, j'hésite entre la bouche pleine et notre étiquette posée sur une bouse de vache, « Vachequirit, c'est rien que du naturel. » Je me tâte.

— Un petit scotch ?

— Si vous voulez. Mais ne vous attendez pas à ce que je trinque ! (Le magnétophone s'arrête.)

LE PUBLIC-RELATION : Et voilà ! Après, c'est la mise au point, la vraie photo, la parution et la facture.

LE LECTEUR : C'est très intéressant. Je n'imaginai vraiment pas que ça se passait comme ça.

LE PUBLIC-RELATION : Et vous aviez raison. Ça ne se passe pas comme ça. Y'a pas de porte avec A.P.O. écrit dessus. Y'a pas de couloirs, pas de flèches, pas

de départements Commercial ou Conception. pas de magnétophone, pas de bandes, pas de Nadine. Y'a pas de contacts avec les marques. Y'a pas de factures. Y'a pas de pognon.

LE LECTEUR : Mais quand je vous ai demandé au début si vous étiez payé...

LE PUBLIC-RELATION : Et y'a pas non plus de lecteur assez con pour poser des questions pareilles.

LE LECTEUR : Ben et moi alors ?

LE PUBLIC-RELATION : Vous n'existez pas. Je n'existe pas non plus. Un « public-relation » à Hara-Kiri ! Ça va pas, non ?

(A partir de là, le dialogue se poursuit entre personne et personne.)

PERSONNE : Alors pourquoi faites-vous de la fausse publicité ou « contre-publicité » ou « publicité détournée » ?

PERSONNE : C'est pour user du droit de réponse auquel à droit tout individu à qui l'on s'adresse. La publicité nous interpelle du haut de ses affiches, nous susurre quand on passe à portée d'un transistor ou d'une télé, nous fait de l'œil quand on feuillette un magazine. On répond. Comme c'est toujours de sa part des propos niais, bas, vulgaires, agressifs, et malhonnêtes, on répond sur le même ton. Mais nous, on n'a rien à vendre, alors on y va carrément, sans hypocrisie. On cherche à nous enfoncer un truc dans la tête ? Très bien ! On renvoie le marteau. Et la façade « artistique » et « informative » de la publicité en prend un coup.

PERSONNE : Et si la publicité devenait intelligente et honnête ?

PERSONNE : La publicité vante des produits inutiles et trafiqués, ça ne lui laisse pas beaucoup de chances de devenir saine.

PERSONNE : Vachequirit, votre exemple, qu'est-ce que vous lui reprochez ?

PERSONNE : Vachequirit, c'est une petite portion d'une firme, elle-même portion d'une société multinationale. C'est pas du fromage, c'est du fric. Des masses de fric qui n'ont rien à voir avec le besoin des gens en crème de gruyère. Des masses de fric qui, pour proliférer, se font engrosser par n'importe quel étalon à fric : l'armement, le pétrole, le nucléaire. Des masses de fric à protéger, d'où police, d'où armée, d'où pouvoir politique gestionnaire du fric. Quand vous mordez dans une crème de gruyère emballée, vous êtes complice d'une saloperie commise quelque part au nom du profit, qui brime quelqu'un, abîme quelque chose et risque de vous retomber sur la gueule un jour.

PERSONNE : C'est pour tout pareil.

PERSONNE : C'est pour tout pareil, il faut le dire.

PERSONNE : Mais alors, quand vous faites une fausse publicité, c'est vraiment méchant !

PERSONNE : Jamais assez.

PERSONNE : Et quand c'est seulement poilant ?

PERSONNE : C'est raté.

PERSONNE : Et quand c'est du cul ?

PERSONNE : C'est parce qu'il faut vendre.

Publi-reportage HARA-KIRI/Gébé

Prochains articles :

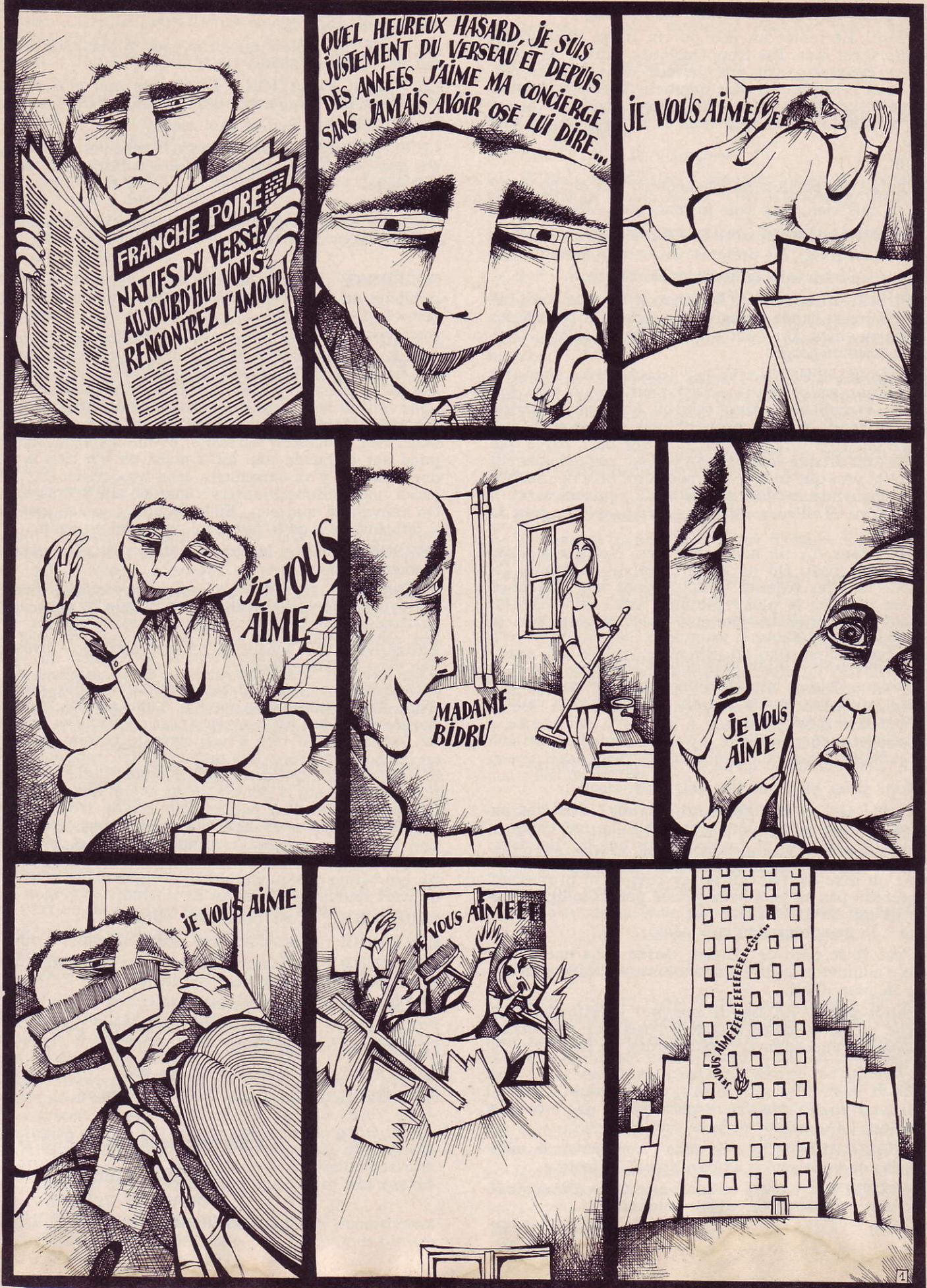
« POURQUOI VENDRE ? »

« POURQUOI RIRE DE TOUT ? »

« POURQUOI L'HUMOUR ? »

« POURQUOI HARA-KIRI ? ».

IL N'YA PAS QUE LA POLITIQUE DANS LA VIE ...



LE TANDEM GUILLOTIN~ROBESPIERRE

OU

comment empêcher un nez bourbon
de couler

Gaffe à l'ascenseur démodé avec cage grillagée ! Ne pas se pencher pour voir s'il arrive quand on est au dernier étage et qu'on vient de l'appeler, surtout s'il décolle du rez-de-chaussée. Danger ! Penser au contrepoids. Un couperet lent, le contrepoids, qui tombe de toute la force de ses trois cents kilos sur la nuque aventurée hors du palier. Crac ! La tête lâche prise, arrachée, chute à la verticale, badaboum. Respecter les consignes de sécurité.

Louis XVI : ma tête ne s'est pas écrasée sur le toit de la cabine qui commençait à prendre de l'altitude, elle a rebondi par-dessus la porte du rez-de-chaussée, puis roulé dans l'entrée de l'immeuble, un gamin qui revenait de l'école a shooté dedans, à hauteur de l'oreille droite, j'ai encore la marque, comme dans un ballon, sale gosse ! J'ai gueulé, c'est douloureux un coup de pompe dans la feuille, mon corps a dégringolé l'escalier, la concierge est sortie de sa loge pour lui dire d'aller jouer ailleurs, de ne pas confondre immeuble cossu et terrain de foot, il a pris ma tête sous le bras et on est partis en se cognant contre les murs, je suis venu directement ici, un œil crevé m'a laissé sa place, c'était le genre de type amoché et bien élevé qui donne la priorité aux décapités, votre assistante m'a servi un cognac, je vous ai attendu. Le docteur Guillotin : vous permettez que je vérifie quelque chose, Louis ? Allez-y. Il sort un flingue et tire une balle à bout portant entre les deux yeux du Roi. Ça lui fait une drôle d'impression au Roi.

Alors, Louis ? Alors la prochaine fois je descendrai à pied, j'ai mal

à la tête. Guillotin parle à son assistante cachée dans l'interphone : Irène, mon petit, dites à toutes les mauviettes de la salle d'attente qu'elles sont guéries, j'ai une urgence. S'adressant au Roi : tout à l'heure un incrédule vous a tiré une balle à bout portant entre les yeux, c'était pour vérifier que vous n'étiez pas un simulateur, n'ayez pas peur des incrédules, les cicatrices boucheront le trou, un aspirine ?... Posez votre tête... Chpok ! Guillotin commente le bruit sur le ton du mec à qui on ne la fait plus : au début la décapitation provoque des troubles de coordination, on dose mal ses gestes, laissez-la par terre, c'est pas grave... allongez-vous sur cette table... cœur saignant à point... réflexes sensibles... le foie pue un peu au toucher, rien d'inquiétant, mangez moins de merde, c'est tout... le tissu musculaire fessier est déchiré, vous souffrez d'une hernie postérieure, faites travailler votre cul, sinon vous risquez d'attraper froid au boyaux... la tête c'est rien, je vais l'agrafer, bander le tout serré, dans trois semaines ce sera fini, pas de mouvements brusques jusque-là, après, vous pourrez éternuer, à part ça, baisez, c'est très bon de baiser quand on a une hernie postérieure. Louis XVI : est-ce que je suis immortel ? Guillotin se raccroche à un exutoire. Tout le monde connaît des refoulés qui ressemblent à ce toubib, eux aussi, les refoulés, se raccrochent toujours à un exutoire, chaque fois qu'une fière salope leur démonte la braguette, ils zozotent, prennent l'air pédé dégoûté. Guillotin prend l'air pédé dégoûté : vous me démontez la braguette, Louis, l'immortalité se constate au-delà d'un âge que vous n'avez pas encore atteint, par

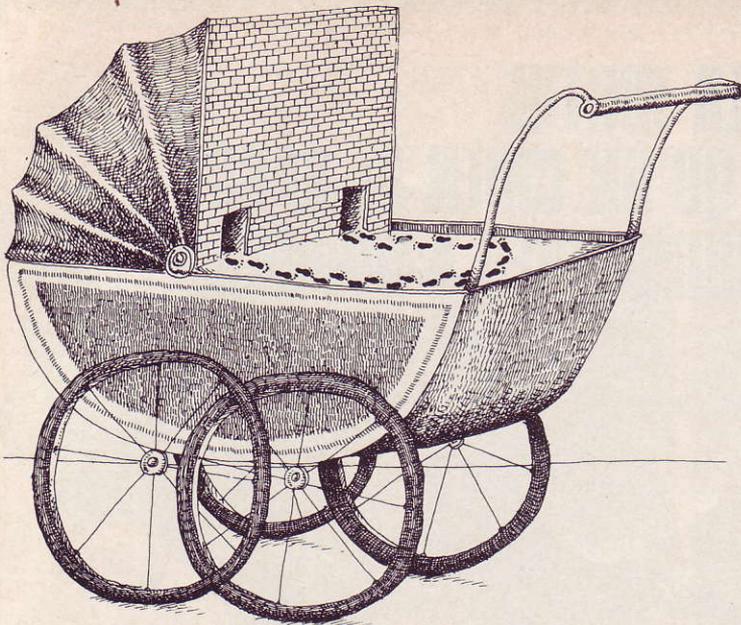
contre l'hernie j'en suis sûr, tenez, touchez...

Robespierre est déguisé en courant d'air. C'est à cette heure-là que tu rentres ? Pour rentrer chez soi, le soir, et retrouver sa femme, après toute une vie d'usure réciproque, de frottement légitime, sexe contre sexe, tête contre tête, l'instinct et la curiosité lisses parce que roulés par une grande marée d'habitudes qui n'en finit pas très sommeil et ne pas savoir où de monter, il faut vraiment avoir couché dehors. Louis XVI est crevé. Je t'ai posé une question, c'est à cette heure-là que tu rentres ? Louis XVI : je reviens du toubib, j'ai une hernie. A la gorge ? Sur le cul, à la gorge j'ai un bandage et des agrafes, figure-toi qu'aujourd'hui je me suis fait décapiter. T'es saoul ! J'ai bu un cognac après la décapitation. T'es complètement saoul ! Je n'aime pas ce toubib, il m'a tiré une balle à bout portant entre les yeux, ça saigne. T'es complètement saoul et tu t'es battu ! Ferme ta gueule et ouvre la fenêtre, Marie-Antoinette, tu respire la connerie ! Sa Majesté m'emmerde, dommage qu'elle ne sache pas où coucher dehors ! C'est vrai, Louis XVI ne sait pas où coucher dehors, Marie-Antoinette l'a deviné en ouvrant la fenêtre. Louis XVI éternue et on n'en parle plus.

Ne pas jouer avec les ascenseurs démodés. Vérifier la fermeture de la soute à bagages. Avaler sa salive pour décompresser. Attendre que la cabine soit immobilisée avant de s'éjecter. En cas d'arrêt injustifié, appuyer sur le bouton de secours. Charge maximum autorisée : trois aristocrates.

Xéxès

B.D. sans D par Gébé



J'ai fait manger mes enfants à ma femme. Elle en a attrapé le gros ventre. Cela a été en diminuant progressivement pendant environ neuf mois. Enfin elle est redevenue plate comme au jour de nos noces.

Après, on a divorcé. Célibataire !

A mon travail, je me suis fait rétrograder, d'échelon en échelon, jusqu'à celui de mon entrée dans la maison. Un jour, je n'ai plus fait partie du personnel. Sans emploi ! Exactement comme lorsque je suis sorti de mon service militaire.

Je me suis engagé. Au début, je savais tout faire. Bien vu, bien noté, sergent. A la fin de mon engagement, deuxième classe ! Un bleu ! Le dernier jour, je ne savais même plus marcher au pas. Je suis sorti de la caserne à reculons.

Avant mon premier passage à l'armée, je vivais chez mes parents. J'y suis retourné. Je me suis inscrit dans une école spéciale pour attardés et j'ai descendu toutes les classes.

Je passe mes journées à la maison. Je suis maintenant trop petit pour aller à l'école. Je joue avec mes jouets, je fais pipi au pot, je vais en commissions avec maman.

Maman veut pas me porter. Pourtant, je sais pas encore marcher.

Je suce mon pouce. Je bois au biberon.

C'est pour aujourd'hui, je le sens !

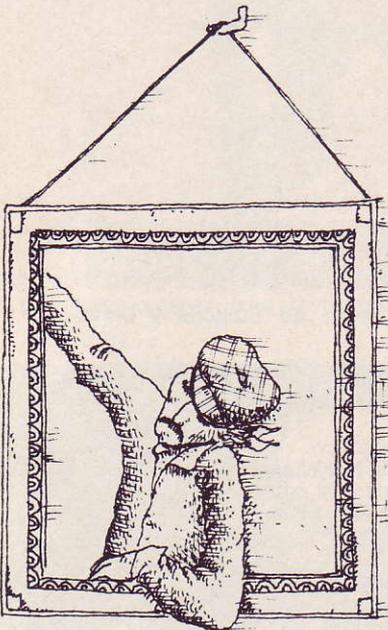
LE JOURNAL : « DRAME HALLUCINANT A JUVISY. UN HOMME DE TRENTE-HUIT ANS EVENTRE SA MERE...

... Intrigués par d'étranges cris de nouveau-nés, les voisins pénètrent dans l'appartement et découvrent l'homme nu, recroquevillé et vagissant dans les entrailles sanglantes de l'infortunée victime. »

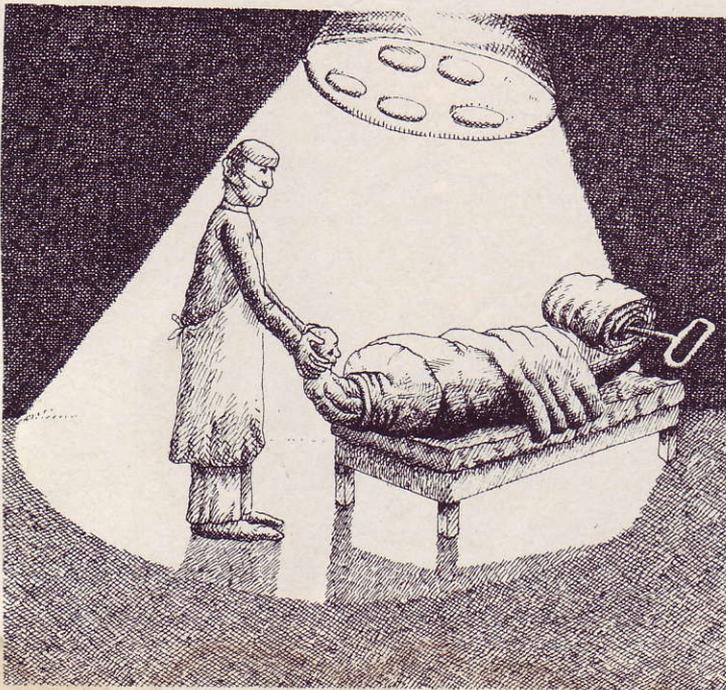
On m'a passé ma première brassière avec les bras attachés dans le dos. J'ai fait mes premiers pas entre deux grands et forts pédiatres. J'ouvre de grands yeux sur la vie. Impression de déjà vu.

Impression de tout savoir, de tout comprendre et même au-delà de l'exprimable. Curieux ! Ou bien acquis d'une vie antérieure, ou bien connaissance infuse. A creuser.

Et tous ces adultes qui me traitent en nourrisson ! Je sens que je vais leur en faire baver.

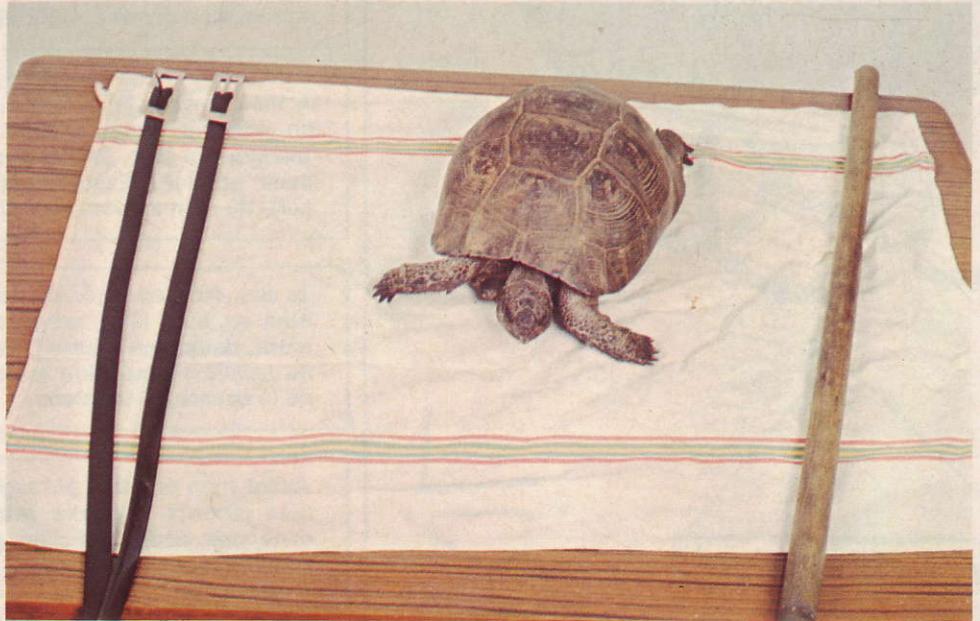


STRIL

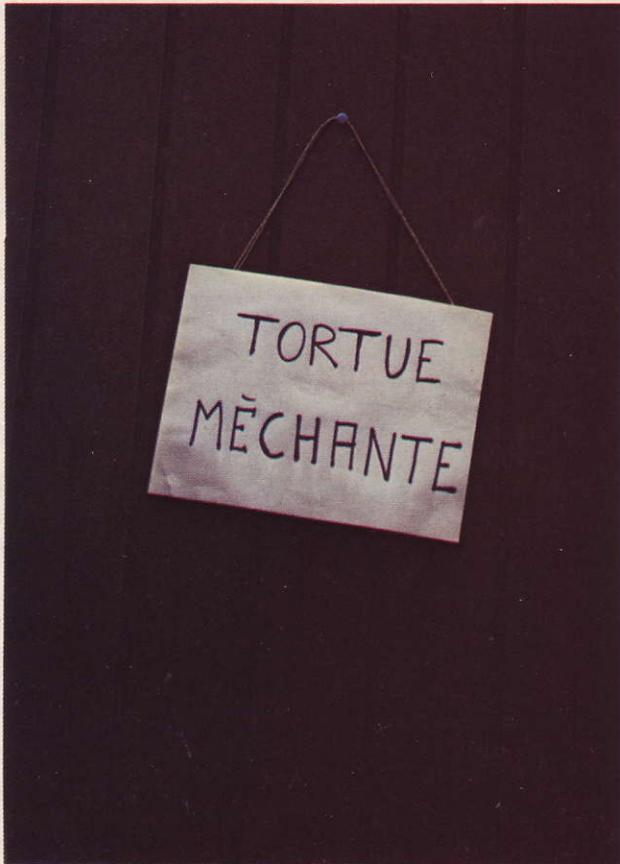


LA TORTUE

«C'EST MIEUX QU'UN CHIEN DE GARDE ET ÇA COUTE MOINS CHER A NOURRIR»



Prenez une belle tortue, deux ceintures de cuir et un bout de manche à balai.



4. — Ainsi que le prévoit la loi dans ce cas-là, fixez sur le panneau extérieur de la porte un écriteau qui préviendra le visiteur éventuel du danger.



5. — Naturellement, un visiteur frappe à la porte. Le dialogue s'engage :



6. — Vous saisissez le coup sur la tête.



2. — Fixez le manche à balai sous la tortue avec les deux ceintures que vous serrez très fort autour de la carapace.



3. — Posez la tortue à côté de la porte. Afin de l'empêcher de se sauver, reliez par une ficelle le bout du manche à balai à un piton enfoncé dans le mur.



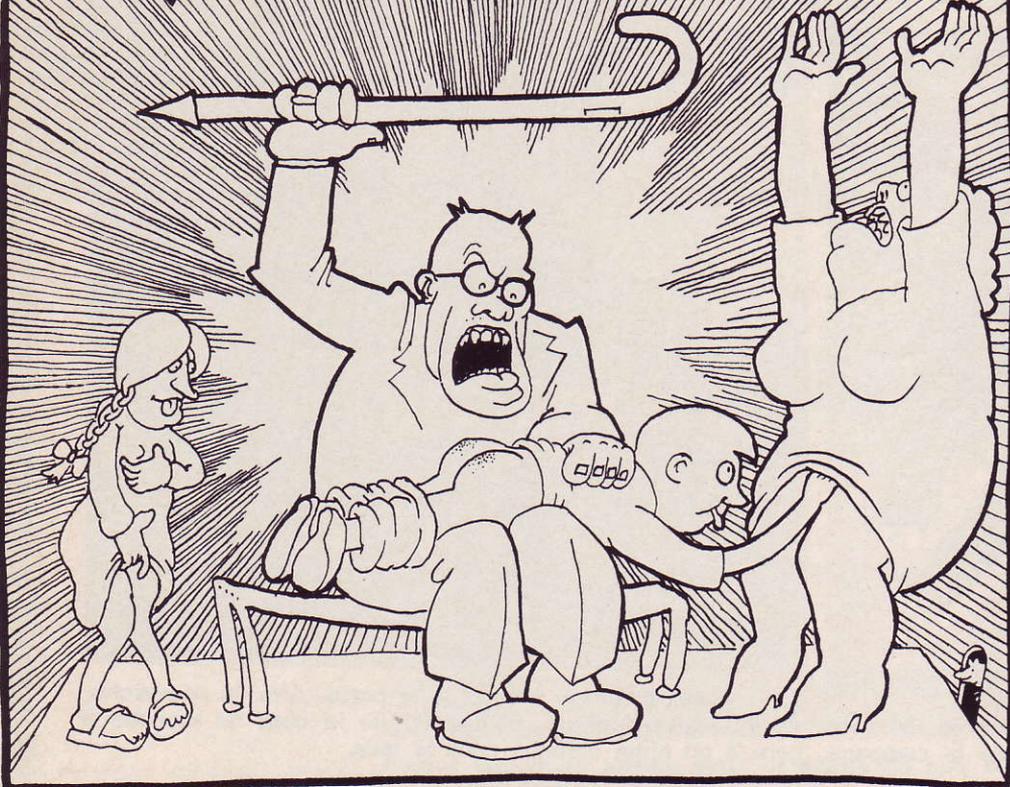
4. — Prenez alors la tortue par son manche et vous en assénez un grand coup de l'intrus.



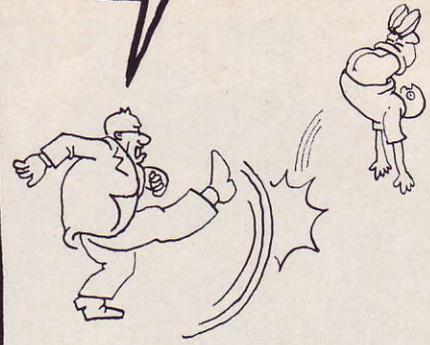
7. — Vraiment, une tortue, c'est mieux qu'un chien de garde. Et elle, au moins, ne vous ruinera pas en mangeant du sucre.

LES MOUTARDS VOLUPTUEUX

Willm



Petite ordure!
D'abord il détruit tous
ses jouets précieux...

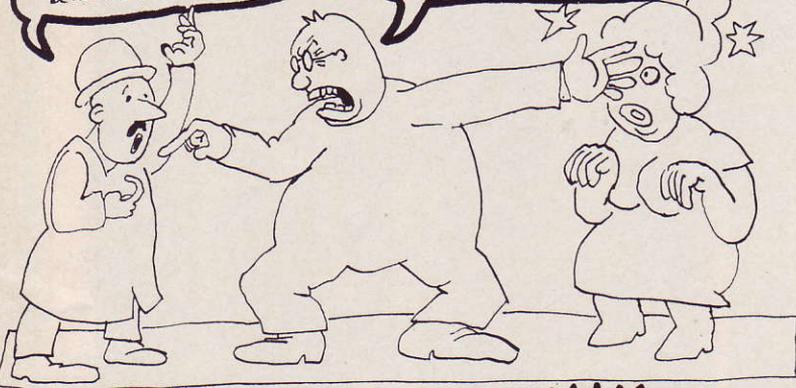


...et puis il nous saisit aux
eh... organes sexuels!



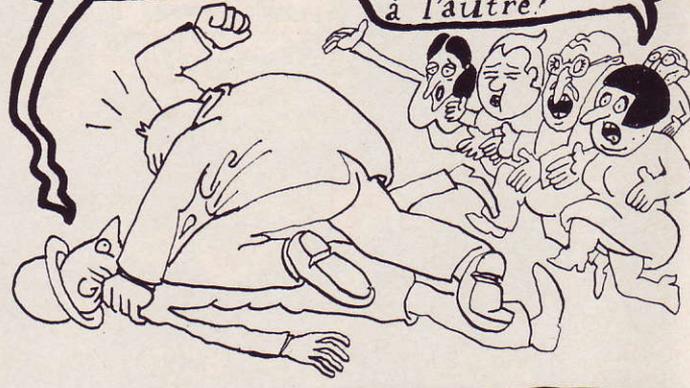
Comme chez nous!
Notre gosse le fait
aussi!

Donc c'est lui qui l'a appris
à mon enfant!
Le mal élevé!!



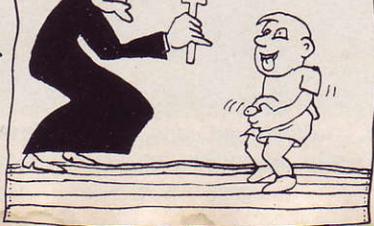
C'est vous qui
est un mauvais
éducateur!

Chez nous aussi
les moutards se
touchent l'un
à l'autre!



Voici un exorciste
expérimenté...

SATAN!
Sors de cet
enfant!

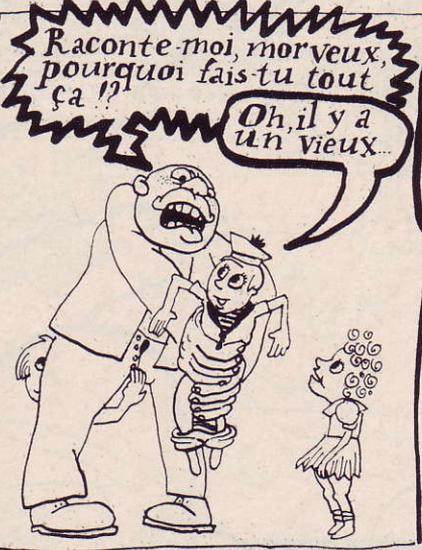
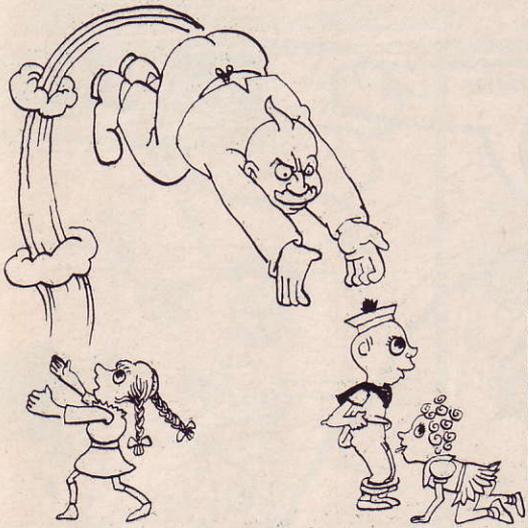
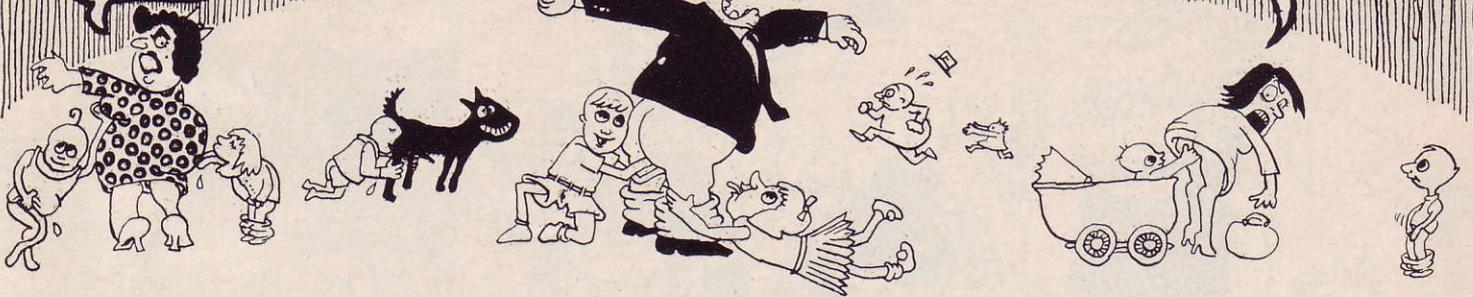


Rapidement les rues sont pleines de moutards en chaleur.

Aille!
Espèce de collant!

C'est une épidémie!

Né me touche pas!

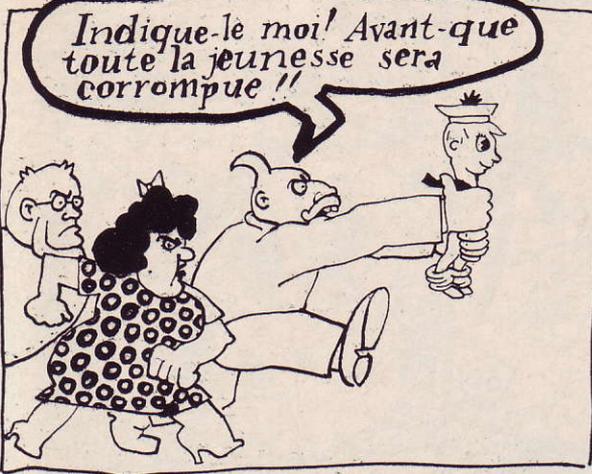


Raconte-moi, morveux, pourquoi fais-tu tout ça ?!

Oh, il y a un vieux...

...qui dit que jouer avec sa bite est mieux qu'avec des jouets qui nous rendent aussi con que nos parents...

QUOI !?
Un vieux homme??



Indique-le moi! Avant que toute la jeunesse sera corrompue!!



On le tuera! Avant qu'il fait de nos enfants des obsédés, des pédés, des branleurs...

Le voilà.



Lui? Mais c'est Barnstein!
Le terroriste!!
Répugnant!

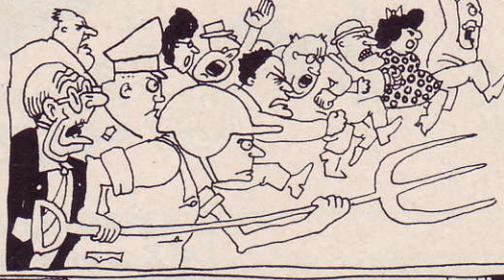
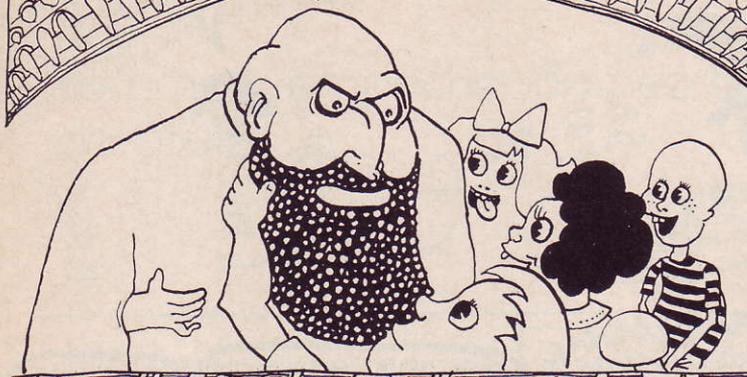
Un sexe dans la main vaut mieux qu'une voiture de plastic! Masturbez-vous l'un l'autre: c'est plus sain qu'apprendre l'Histoire de la France!



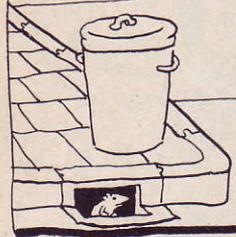
ECOLE MATERNELLE

Les gens qui ne se sont pas assez touchés sont tous devenus con comme...

BARNSTEIN! Arrête!!



... con comme eux!

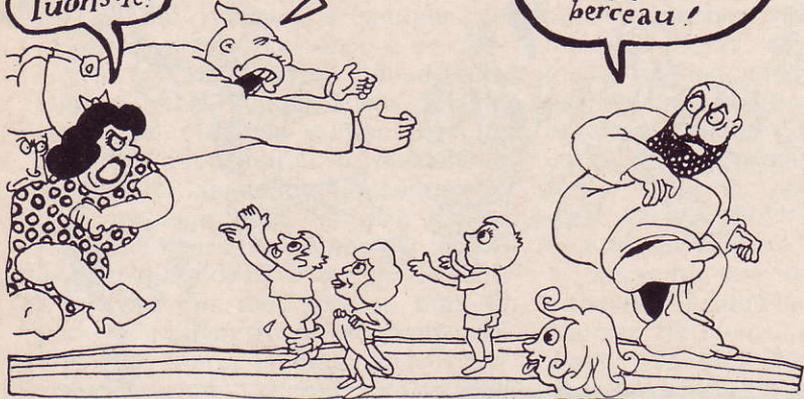


Ouf!

Tuons-le!

Monstre!

La révolution sexuelle commence au berceau!

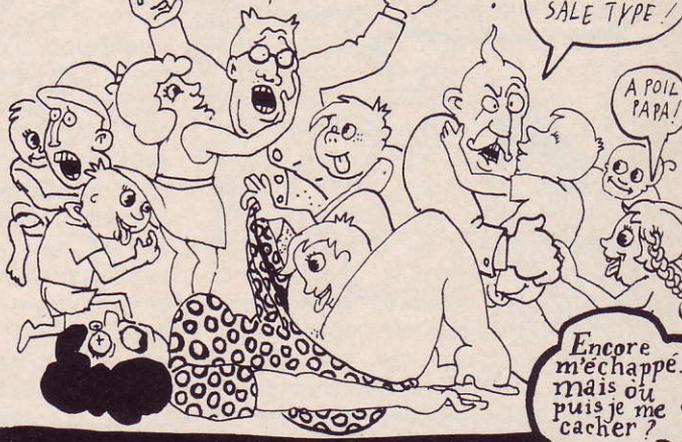


AU SECOURS!

NE ME TOUCHE PAS, SALE TYPE!

A POIL PAPA!

Encore m'échappe mais où puis je me cacher?



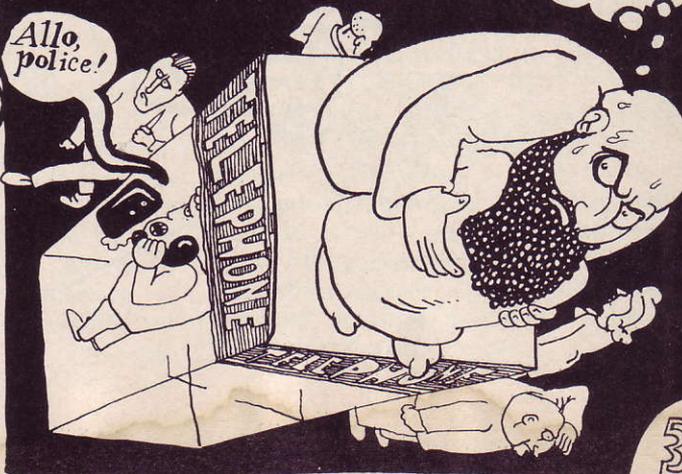
HONTEUX!

Tes déshérité!

OÙ EST CE BARNSTEIN!?

Dégénère!

Allo, police!



En effet, tous les anciens amis de Barnstein le laissent tomber.

Je l'ai toujours supporté, mais depuis mon fils me branle je ne peux plus!

Il va trop loin.

C'est un pourri!

J'ai vu qu'un moutard lui faisait une pipe! En plein jour!

Sexe libre, d'accord, mais pas pour les morveux!

Il y a des limites.

Il nous discrédite, le vieux pétard!

Il faut l'éliminer avant qu'il fait encore plus de mal à notre mouvement...

#☠@*!!

Pour une fois il faut collaborer avec l'ennemi...

Question de tactique...

Et la chasse est ouverte...

Pourri!

Qui est là!!

Montré toi, si tu es un homme

Protégeons nos mômes!

Barnstein! Rends-toi!

Gnork...

Vieux dégoutant

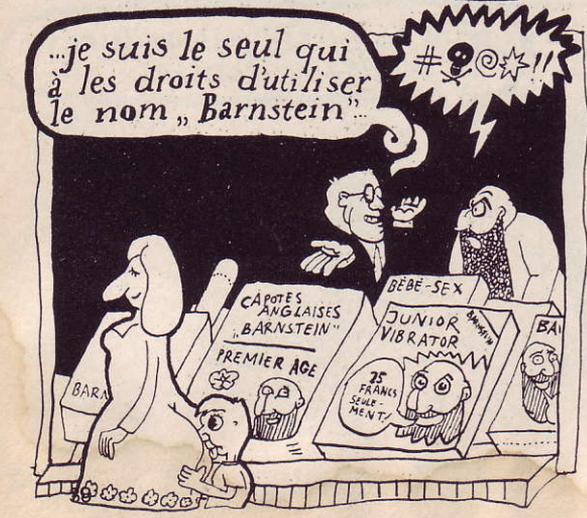
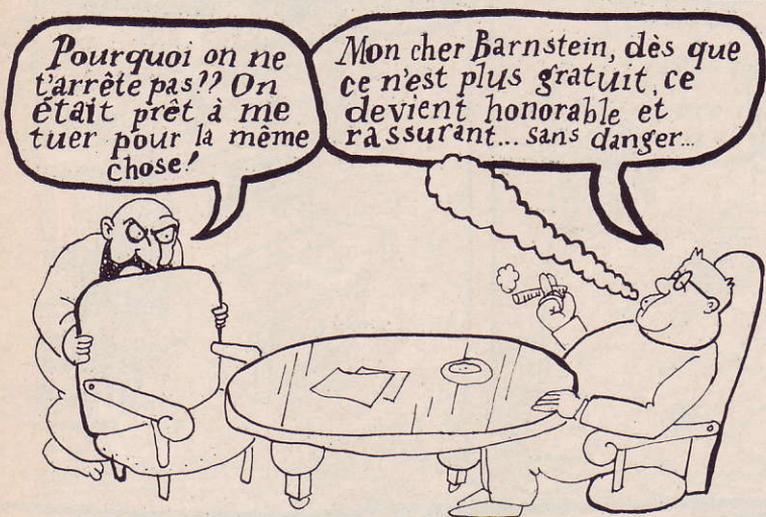
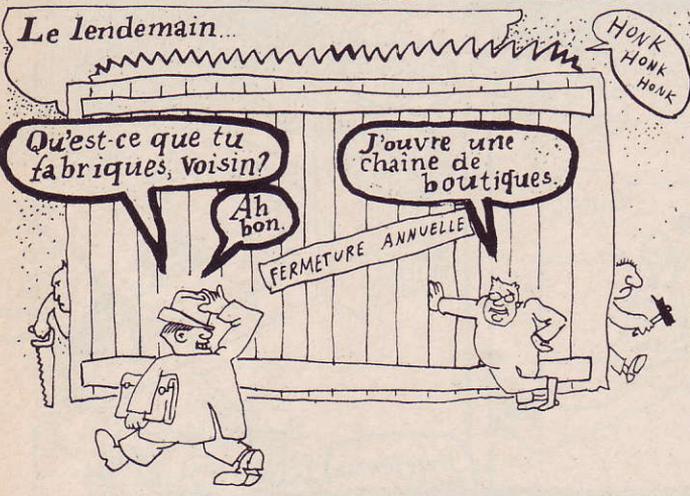
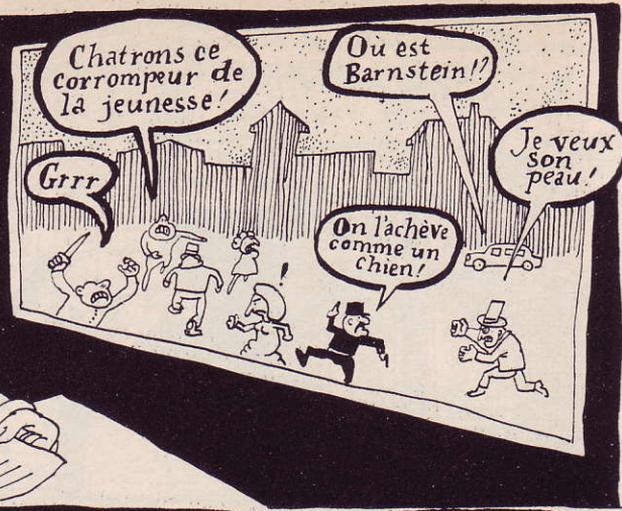
Ah, je savais qu'un jour vous deviendriez raisonnables! Ensemble nous trouverons ce cinglé.

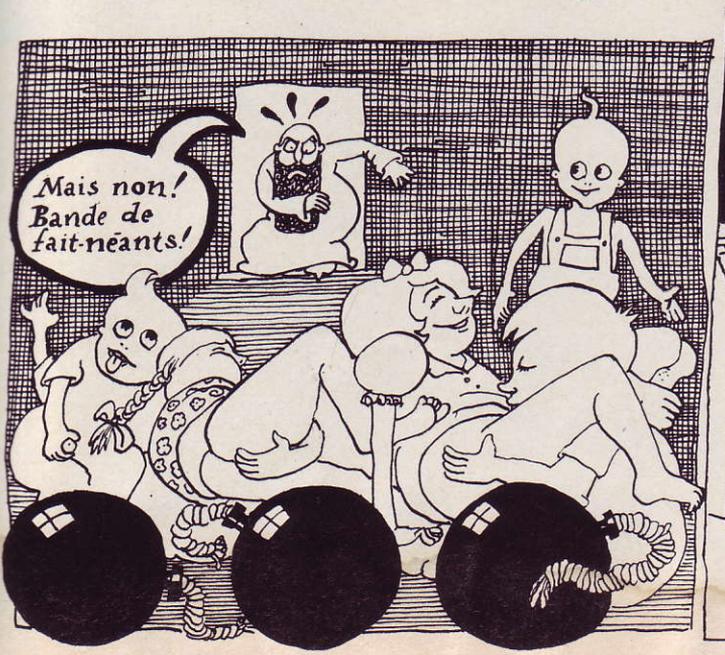
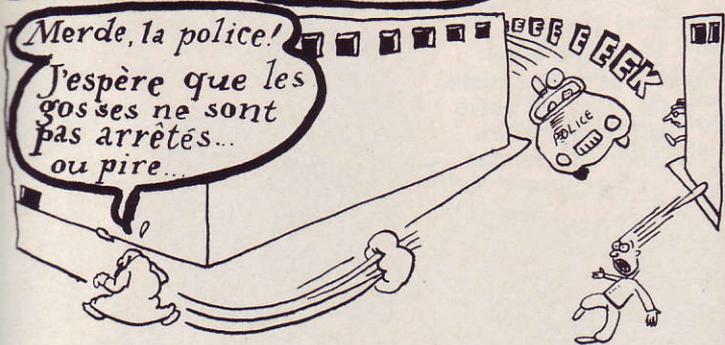
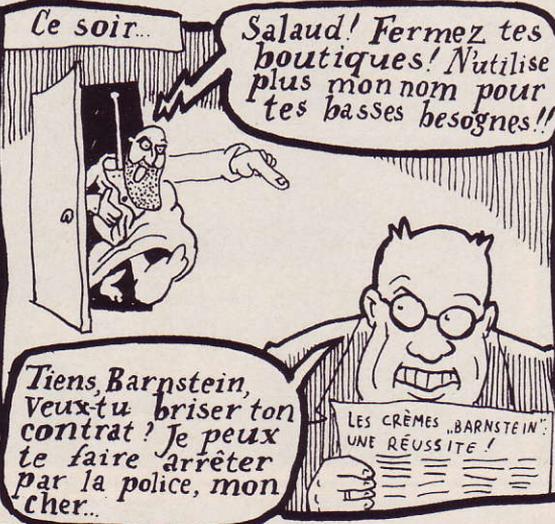
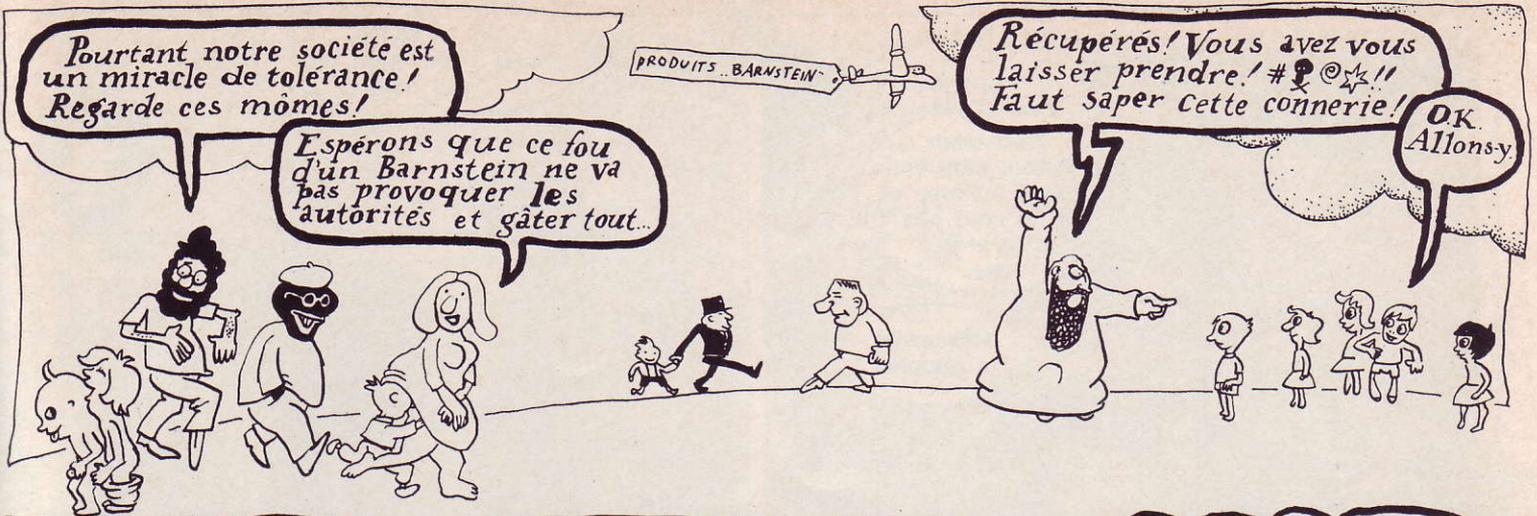
Comptez sur nous, flic. (fasciste!)

Qu'est-ce que tu caches, petit obsédé!!

Tiens...

Je ne te tuerai pas, ordure, si tu signes ce contrat.





PROFESSEUR CHORON

REPONSE A TOUT

Professeur Choron, mon ami a deux femmes et il ne veut pas m'en prêter une.

Cassez-lui la gueule !

J'y ai pensé, mais il est plus fort que moi.

Je vais voir ce que je peux faire pour vous. Laquelle préférez-vous ?

Je m'en fous !
Moi, pourvu qu'il y ait du poil et que ça pue...

Eh ! Vous !
Prêtez une femme à votre ami, espèce d'égoïste !

Moi, je veux bien. C'est elles qui ne veulent pas.

Il est moche !

Il est bête et puis il est communiste.

Il est peut-être bête, moche et communiste, mais c'est un brave garçon qui saura rendre une femme heureuse.

Celle qui viendra vers moi sera heureuse comme une langue de veau dans une bouche d'égout.

Elle sera le poil
que j'ai dans la main,
le trou que j'ai dans ma
poche, la faucille de mon
marteau, l'humanité
de mon dimanche.

Continue,
je sens qu'elles
s'attendent.

HI!
HI!

HOU!
HOU!

Oh, et puis zut,
j'en prends une !

Maman !
Je veux
pas aller
avec le
coco !

Allez,
laisse-toi
faire,
pour une
fois.

Bon, mais
rien qu'une
fois, alors.

Je peux te
toucher, te lécher,
te sentir, te renifler, te
retourner, te coucher,
t'agenouiller, te tripoter,
te barbouiller,
te... ?

Ecoute !
Des coups de
fusi ! On chante
l'Internationale,
le peuple se
révolte.

Va où t'appelle
ton devoir, camarade !

C'est bien
ma veine !
Le Grand Soir
juste au moment
où j'allais
tirer un
coup !

René André.

NOS AMIS LES VOISINS

Le médecin me dit : « Vous en avez encore pour 4 ou 5 ans. — C'est plus que je n'en puis supporter ! »

Rentré chez moi, je décide de mettre de l'ordre dans mes affaires. J'ouvre la fenêtre, je lâche la chèvre sur la pelouse. Puis je cours à l'ascenseur pour essayer de la rattraper. L'ascenseur est lent à venir. Pendant qu'il monte, je change d'avis. Le temps de descendre du 25^e, la chèvre se sera répandue sur la pelouse et la pelouse l'aura absorbée et à part quelques vieux, nul ne se souviendra qu'une chèvre s'est écrasée là. Je retourne dans l'appartement, je ferme la porte, je ferme la fenêtre sans regarder au-dehors. Le premier pas est fait. Le dos à la fenêtre, les jambes contre le calorifère froid, je regarde le mur en fronçant les sourcils. Donc je pars. Mais pas tout petit, tout silencieux. Je ne vais pas me dissoudre sans bruit en laissant les autres vaquer et paître comme si de rien n'était. Il s'agit de mon départ, il faudra que l'on crie. Funérailles siciliennes, je veux des pleureuses, et des sincères. Je vais sonner chez le voisin. La femme m'ouvre. Je shoote dans sa rotule ; elle baisse sa garde et je lui file une beigne au menton qui l'étend sur le tapis. Puis je me mets à la recherche du type. A cette heure-là, il est encore au pieu. Pour le réveiller, je lui balance l'eau de la bouilloire sur la tête. Sa femme allait faire le café. Il se met

à hurler. Il se redresse, il hurle. Il me regarde et il hurle. Et moi j'écoute. Lui, il se roule partout en hurlant. Il pense à sa douleur. Il y a de la peine dans l'air. C'est parti : le la est donné. Nous allons faire lalala tous en chœur et puis on pourra se séparer, rites accomplis.

Je passe dans la salle à manger, je décroche un cimenterre du mur. Je regarde la femme. Elle se relève lentement, les vêtements en désordre. Les femmes m'émeuvent. Je m'installe sur elle et, sans lâcher le cimenterre, j'imites les mouvements bien connus. Elle fait la violée et quand je la pique, elle crie. Je la pique et la taille afin qu'elle crie longtemps et bien après mon départ. Ensuite, je vais sonner chez les voisins du dessus. Le vieux m'ouvre.

« Je veux me pendre mais je ne sais pas faire des nœuds coulants, pouvez-vous me dépanner ? La corde est sur le piano.

— Comment donc ! » dit le vieux, et il se précipite dans l'escalier. Il y a des années qu'il attend le départ d'un locataire. Il souhaite installer sa deuxième fille dans l'immeuble et quotidiennement il pose à chacun la même question : « Quand partez-vous ? » Parfois, il téléphone : « Allo, quand partez-vous ? » Mais les gens attendent. Ils secouent la tête et laissent le vieux à ses affres. Certains secouent le vieux, certains le mordent, certains affirment qu'ils partiront le jour même afin de rire lorsqu'ils verront le vieux arriver avec ses valises. Mais en réalité personne ne bouge. Deux enfants mangent dans la cuisine. « Voulez-vous jouer avec la chèvre ? » Je les rejoins à la table, le plus petit me passe son assiette. « Quoi ? Quelle chèvre ? Il y a une chèvre ? Où est la chèvre ? » J'aide le petit à manger tout en gonflant la chèvre et en la coloriant. Les enfants sont capables de se jeter dans le vide pour retrouver une chèvre si celle-ci les intéresse vraiment. Le vieux revient en brandissant un nœud coulant : « Je téléphone à ma fille. » Il me donne la corde et téléphone : « Viens ! » dit-il à sa fille. Il raccroche, je place la pointe du cimenterre sur sa gorge. Le vieux rit avec nervosité. « Baisse la tête ! » Je le force à poser la tête sur le bras d'un fauteuil et je lève le cimenterre. Au premier coup, je

le scalpe. Au deuxième coup, je le décapite. Je suis maladroit au cimetière. Les gosses veulent prendre l'ascenseur pour aller voir la chèvre. Je les frappe afin de leur enseigner le chagrin. Lorsque je referme la porte, ils pleurent. Puis je vais sonner chez Nicole.

« Pas aujourd'hui, je me lave les cheveux !

— C'est pas pour ça, c'est pour que tu essayes la corde. Avant de me pendre, je veux être certain qu'elle tiendra le coup.

— Les tests médicaux étaient donc positifs ?

— Il me reste 4 ans, 5 voire.

— Merde ! » Et elle essaye de m'arracher la corde des mains.

Moi, je la tenais ferme. Elle tire de toutes ses forces. Je résiste. Nous tournons en rond, chacun tenant un bout de la corde et tirant tant qu'il peut. Au bout d'un moment, on s'arrête. Elle met de la musique, on se surveille. Une feinte : elle tire, un coup sec. J'ai juste le temps de rattraper l'extrême bout.

« Va-t-en, mon petit vieux ! Fous le camp ! J'ai un rendez-vous ! J'attends du monde ! Ma belle-sœur arrive avec ses enfants ! J'attends une communication privée de Brantôme ! Tire-toi ! Je t'ai assez vu ! Ça suffit maintenant ! Casse-toi, bon dieu, ou je fais un raffut tel que la police viendra ! Police ! Police ! Police ! Nom de dieu, je te dis de fiche le camp ! Tu vas disparaître, dis ? Du vent on te dit ! Du vent ! Allez, balaye ! »

Elle se meut du côté de la cuisine. Je sais ce qu'elle cherche : le Lebel de son mari dissimulé derrière le réfrigérateur, chargé, avec baïonnette, une balle dans le canon. Moi, je manœuvre pour l'empêcher. On arrête les frais pour souffler. Elle sourit brièvement, une page est tournée. Nouveau chapitre. Elle commence à enlever ses vêtements et à les suspendre à la corde tendue entre nous. Je mollis, nous nous rejoignons. Elle me déshabille, le jeu devient serré. On recommence à tirer, mais en se ménageant. Le champ de bataille se déplace. Nos corps transpirent, on se sourit attentivement. Lentement, on cesse de tirer, elle ouvre la fenêtre puis elle retourne le disque. Maintenant, nous

nous sourions sans désespérer, sans nous quitter des yeux.

« Je vais chercher du coca. » Elle se dirige vers la cuisine en se bousculant aux meubles. Ses yeux sont collés aux miens, nous n'osons plus battre des cils. Chacun prend une bouteille en même temps, l'ouvre avec les dents en même temps. Nos bouches saignent. On lave avec le coca. Puis on ajoute du whisky et on boit de nouveau. Ensuite, chacun comble la différence avec du whisky. Le coca devient de plus en plus clair et on rit et on commence à toucher et à se caresser. On s'étend sur le tapis du living. Le whisky, on le boit pur. J'essaye de monter sur elle en amoureux. Elle se cabre. Les sourires restent en place, on est à égalité. Je me roule sur le dos et regarde le plafond. Elle s'assied et peigne nerveusement ses cheveux. Puis elle me regarde, s'incline, me caresse les flancs, pose ses lèvres sur mon front, mes yeux, ma bouche, mon menton, ma pomme d'Adam, le creux du cou, le plexus, un crochet pour un téton, un cheminement pour l'autre puis descente en file indienne vers le nombril. Moi, je respire du ventre, relaxation contrôlée. Si elle croit pouvoir m'envelopper... La vache ! Je l'attirais à moi quand d'un bond elle se dégage, ramasse la corde et se précipite vers la fenêtre. Je la retiens par le pied, tire avec rage, elle tombe en avant, menton au sol, hurlant. Avec haine, je continue à tirer jusqu'à ce qu'elle soit sous moi. Fermeture du bal, quiproquo final : feignant l'appétit érotique irrépressible, j'essaye de lui passer la corde au cou. Mais Nicole, c'est ma Nicole, elle connaît les pas, c'est pas son premier bal. Jouant à se protéger du viol, elle défend farouchement sa peau. Rien de si terrible ne s'était passé entre nous : je voulais la baiser, elle ne voulait pas. De quoi demain sera-t-il fait ? Faut bien comprendre les gens : un viol, c'est encore humain, l'autre truc, ça ne l'est pas... Pendant ce temps, nos bouches se dévorent et quand on s'arrache à la salive, c'est pour se regarder avec amour. Elle tord les doigts qui tiennent la corde, plante ses dents dans mon biceps. Je roule sur le côté, faisant remonter son bras gauche dans le dos à le casser. Elle hurle, se relâche. Je saisis ses cheveux, lui tire la tête en arrière, qu'une vertèbre pète ! Elle remonte brutale-

ment son genou entre mes jambes. Mes testicules me grimpent dans les gencives. Plus d'air ni lumière. Je me presse le ventre, la tête sur les genoux, me roulant dans la douleur. Plus tard, je vois qu'elle a récupéré ses vêtements et qu'elle n'est plus dans la pièce. J'essaye la cuisine. Porte verrouillée. Je cogne dedans en poussant des grognements, sans m'exposer toutefois. La première balle traverse le milieu de la porte, franchit la pièce, traverse l'autre porte, casse un carreau. Je crie et fais des bonds. La deuxième balle traverse la porte à vingt centimètres du plancher. Je manque la prendre dans les guibolles. Je hurle : « Mandibule, vestibule, particule ! » J'ai le mors aux dents. Elle perd la tête et tire à tort et à travers. « Arrête, il y a quelqu'un ! » La fille du vieux entre. Elle cherche ses enfants et regarde dans toutes les pièces en me lançant des regards soupçonneux. Il y a des années qu'elle balade sans cuisses au-dessus de ma tête sans jamais les ouvrir. Et voilà qu'elle me regarde, je suis sur mes gardes. « Madame — c'est Nicole qui intervient — Monsieur Paul ne s'intéresse pas aux enfants ! » Aussitôt, la voisine déverse sur moi un torrent d'injures. Des expressions que je préfère ne pas répéter, commençant toutes par sale : « salaud, saligaud, sale ordure, sale dégueulasse, sale cochon, saloperie, sale trou du cul, sale enclulé. » Je me rhabille, profondément blessé. Je ne m'attendais pas à cela. Nicole recharge le Lebel.

« Oh, mais vous ne savez pas, poursuit la voisine en ouvrant les armoires, le père de mon mari, ce vieux déchet qui traîne chez moi depuis des années, il a perdu la tête ! » Elle s'immobilise, les bras ballants, incline la tête et rit. « Oui, oui. Il a perdu la tête et répand du sang partout. » Elle rit en pensant à ce qu'elle a vu. Il y en a que ça fait rire. Puis elle s'anime, d'autres images affluent : « Je l'ai toujours dit à mon mari : il est trop vieux pour vivre avec nous. Pense aux enfants. C'est pas propre, les vieux, envoie-le vivre avec les autres vieux ! Il leur donnait à manger avec sa fourchette ! De sa bouche dans la bouche des enfants ! C'est à vomir, madame ! Et puis il les embrassait. Je lui disais : laissez-les tranquilles, c'est à vomir, vous puez de la bouche, bon papa, n'embrassez pas les enfants ! Il

NOS AMIS LES VOISINS

les embrassait quand même. Je le sortais de là à coups de pieds et à coups de poings, il se plaignait à mon mari, je lui supprimais la viande, il pissait dans le lit exprès. Alors là, vous comprenez, alors là... J'en avais marre, marre, marre. Non, ce n'est pas une vie, madame... Maintenant, je vais pouvoir passer mon après-midi à chercher mes enfants. Vous croyez que c'est une vie, ça, madame ? Non ! » Elle fond en larmes et s'assied. « Et voilà que je me demande si j'ai pas laissé la lumière dans la salle de bains. J'oublie toujours d'éteindre la lumière. Mais si je remonte, j'aurai plus le courage de redescendre. »

Elle renifle et se gratte la joue : « Allez donc ! Allez trouver deux enfants dans un immeuble comme celui-ci ou dans les immeubles voisins qui sont tout pareils ! Allez ! Alors que je pense à cette lumière allumée qui n'est peut-être pas allumée ! Allez chercher des enfants qui n'ont pas envie d'être trouvés ! Allez ! » Elle crie « allez ! » en trépanant et en grinçant des dents. Ses yeux vont de moi à Nicole. Elle n'a pas dit son dernier mot et cherche à nous faire des reproches : « Comment pouvez-vous, vous, la mère d'un ancien combattant, vous afficher avec ce type-là ! Tout le quartier en parle, madame ! On vous montre du doigt au supermarché ! Pourtant, Dieu sait que chacun se mêle de ses affaires ici, mais de ça on en parle, que vous vous faites régaler par ce... par cette... » Elle me crache dessus puis cherche à me décrire. Elle parle de mon pantalon peu soigné, déboutonné et de mes molles mains : « Elles sont moites, elles traînent, elles pendouillent ! S'ils me touchent... Aaah — elle manifeste vivement son dégoût — je serais foudroyée ! » Je m'empare du Lebel et m'appête à frapper quand soudain un

enfant entre portant la tête de son grand-père sous le bras. Les femmes poussent des cris, on lave les mains du petit, la conversation s'anime, je rentre chez moi en emportant la corde. Je nettoie l'appartement à fond en respirant par le nez pour ne pas avaler la poussière. Les poils du nez sont plus utiles que les poils du cul : ils retardent la pollution des poumons, les poils du cul, même manipulés adroitement, sont moins efficaces. Je séjourne successivement dans chaque pièce, regardant dans diverses directions. En dépit de mes rêveries prolongées, l'endroit n'est pas vivable. Pourtant, l'appartement est immaculé. Plus d'un serait fier d'y vivre et le montrerait à la ronde. Mais c'est moi qui suis là et je périclite. Que faire ? Faire le tour, refaire le tour. S'arrêter, déféquer, se nettoyer à fond, prélever un poil, faire venir, à grand frais, un microscope pour l'analyser à fond. Dire : « Aboie ! Aboie ! » plusieurs douzaines de fois et finalement d'une façon tout à fait incontrôlée en faisant des grimaces douloureuses, s'examiner longtemps dans la glace sans bouger. Finir l'addition. « Papa, mon petit vieux papa ! » Je pleure comme un veau en songeant au nain que fut mon père. Cela ne me fait aucun bien. « Papa ! Papa ! » Je pleure encore dans la cage d'escalier. Puis tout en descendant, je fais la déclaration suivante :

« Voisins, voisines, co-locataires ! Un appartement est vacant dans cet immeuble. Les charges sont modérées et c'est calme pendant la journée, on peut dormir sur ses deux oreilles. Il reste de l'eau, de la confiture et du bois à brûler. Si le téléphone sonne, vous direz que je suis allé me pendre au marronnier ! » Et voilà qu'ils sont tous là, dans la longue cage d'escalier qui descend du 5^e étage au 7^e sous-sol. Immobiles comme des oiseaux sur un fil, le regard oblique, prêts à entendre et à voir. Il y a une odeur de gaz. Pas un ne parle. Je serre bien fort la corde. « C'est au 25^e ! C'est au 25^e ! C'est au 25^e ! » Ils lèvent la tête pour essayer de voir le 25^e. Je prends l'autobus qui s'arrête non loin du marronnier à une dizaine de kilomètres de l'immeuble. En cours de route, plus d'un cherche à me prendre la corde sous divers prétextes. Je m'y oppose, les coups pleuvent. J'étrangle un démarcheur et je suis obligé de faire le reste du trajet à pied... Maintenant c'est le soir et je

vais de bistrot en bistrot avec ma corde. J'essaye de trouver l'homme qui a abattu le marronnier. Vers 5 heures du matin, devant un spaghetti, je rencontre Karin, une vendeuse de chaussures, qui a envie de rentrer. Elle me dit que je serai bien avancé quand j'aurai trouvé le type qui abattu le marronnier sur ordre de mes l'auras trouvé, qu'est-ce que t'en feras ? » A ce moment, un Algérien se dirige vers nous. « Je suis l'ouvrier municipal 44.875 ; c'est moi qui ai abattu le marronnier sur ordre de mes supérieurs. » Nous buvons quelques verres ensemble en attendant que je prenne une décision. Puis Karin rentre chez elle avec l'Algérien. Moi, je me gratte le nez en regardant par la fenêtre. Le jour se lève. Les marchandises entrent dans la ville. Les soldats partent en chantant. Les autobus du réveil secouent les fenêtres. Je joue avec le bouton de ma pommote. A huit heures, je suis à la mairie. « Patience, me dit l'employé, nous allons replanter un nouveau marronnier. » Je décide de rentrer chez moi. La police m'attend. Au sous-sol, on incinère les victimes. Ils me confisquent la corde, m'obligent à nettoyer le cimetière puis ils s'asseyent et m'inculpent : meurtre au premier degré, au deuxième degré, délits divers, viols, coups et blessures, tapage, détention d'arme de guerre... Ça m'a coûté des millions. Mais comme je suis correct sur le plan politique, on me laisse une chance. Et à présent, au sortir de toutes ces épreuves, je sens que je suis devenu un homme. Élément stable, je travaille comme rédacteur-sinistre dans une compagnie d'assurance. Ponctuel et dynamique, je rédige des polices. Quand j'ai besoin de quelque chose sur une armoire, je mets des vieilles polices sur une chaise et je marche dessus pour atteindre le haut de l'armoire, où je trouve généralement des formulaires pour rédiger de nouvelles polices. Ça tourne rond. Je suis fiancé à une certaine madame Bock, la femme d'un restaurateur. Quand je la vois, je lui dis : « Ça va, Bockson ? » Nous rions bien. Ma Fiat me coûte 18 % de mon salaire et mon meublé 26 %. Je viens de scier le tuyau du calorifère et je m'en suis fait un fusil. Non, je ne suis pas un homme.

Le serais-je jamais ? Pan, raté ! Pan, raté ! Pan...

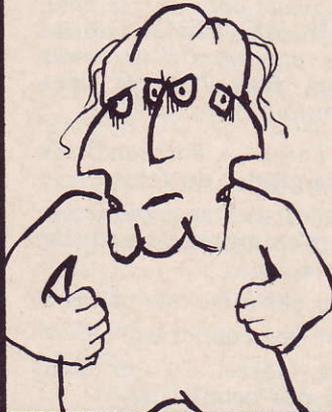
AGIR!



1...2...



...3!



MAIS DANS QUELLE
DIRECTION?



ET PUIS JE NE PEUX
PAS AGIR SEUL!



AGIR...



QUEL ENNUI!



AU JUSTE, L'ACTION,
EST-CE SI
IMPORTANT?



JE CROIS QUE LA
MÉDITATION LUI
EST SUPÉRIEURE!



PENSER...



1...2...



Soulas

FATALITAS, C'EST LA FATAI

OU

les cimetières sont moins sûrs qu'on croit

La scène représente un grand cimetière de la banlieue parisienne, un dimanche matin de printemps. Il fait beau. Une file de voitures fait la queue pour entrer dans le cimetière. Une fois le portail franchi, chaque voiture se dirige vers la tombe que ses passagers sont venus visiter. Papa Toto, maman Toto, tatie Toto et Toto s'arrêtent devant la tombe de tonton Toto.

PAPA TOTO (*au volant, à tatie Toto*). — Passe-moi les fleurs, je vais les déposer, ça fera gagner du temps.

TATIE TOTO. — Non, je veux les mettre moi-même. Si t'es si pressé, t'avais qu'à pas m'emmener. Je pouvais aussi bien prendre le métro.

TOTO. — Pourquoi qu'on descend pas faire une prière ?

PAPA TOTO. — Les prières, c'est des conneries.

MAMAN TOTO. — Ne dis pas ça, Marcel. Tu sais bien que tout le monde, ici, ne pense pas comme toi.

PAPA TOTO. — Tu fais des prières, toi ?

MAMAN TOTO. — Non, mais tu sais bien que ta sœur croit à ces choses-là.

TATIE TOTO. — Il se fiche bien de ce que les autres croient.

PAPA TOTO (*descendant brutalement de la voiture et claquant la portière*). — Bon, on prie ! Mais faudra pas venir pleurer, tout à l'heure, si on ne trouve pas une bonne place pour manger au bord de la route.

MAMAN TOTO. — Eh bien, pour une fois, nous ne regarderons pas passer les voitures !

PAPA TOTO. — Et qu'est-ce que tu veux qu'on regarde ? Les vaches ? Elles te font peur ! Tu veux peut-être que je mange en te regardant ?

MAMAN TOTO. — On n'est pas plus aimable.

TOTO. — Le maître nous a dit de bien observer parce que demain, on aura une rédaction sur un dimanche à la campagne.

TATIE TOTO (*posant son bouquet dans un vase sur la tombe*). — Je vais jeter les vieilles fleurs à la poubelle et chercher de l'eau pour mettre dans le vase.

PAPA TOTO. — Quoi ?

TOTO. — Je peux t'accompagner, tatie ? Je porterai l'arrosoir.

MAMAN TOTO. — Toto, reste ici, tu vas mouiller tes chaussures.

TOTO. — Alors, je vais prier pour tonton.

PAPA TOTO. — Je te défends de prier.

TOTO. — Je vais me recueillir, c'est tout.

PAPA TOTO. — Bon, ça va.

MAMAN TOTO. — Tu ferais bien d'en faire autant.

PAPA TOTO. — Tout ça, c'est des mômeries. Il est mort, on n'y peut plus rien.

MAMAN TOTO. — T'es bien content de rouler dans sa voiture.

PAPA TOTO. — Parlons-en, justement ! Il a fallu changer les amortisseurs et la pompe ! Soixante mille balles, ça m'a coûté. Je lui avais dit d'acheter une Renault, il n'en faisait toujours qu'à sa tête.

MAMAN TOTO. — C'était ses sous, après tout.

PAPA TOTO. — C'était ses sous, mais avec son cancer, il aurait pu penser à celui qui se servirait de sa voiture après lui.

TATIE TOTO. — Si tu n'étais pas mon frère... Tu n'as pas honte, de dire des choses pareilles ?

PAPA TOTO (*soudain calmé*). — Oui, bon, ça va. Allez, va chercher de l'eau pour tes fleurs.

TATIE TOTO. — Je te préfère quand tu es comme ça.

Elle s'en va.

PAPA TOTO (*parlant à la tombe*). — Excuse-moi, Germain. Qu'est-ce que tu veux, je supporte pas l'idée de te savoir là-dedans. C'te connerie, bon dieu ! Tu te rappelles nos dimanches ; la belote au bord de l'eau ? Les deux femmes, y'a rien à faire, elles veulent pas s'y mettre. Le gosse, il est trop jeune, ou il est trop con. Je me demande s'il est pas trop con. A son âge, je jouais déjà. C'est pas marrant, les dimanches, mon pauvre Germain, depuis que t'es plus là. Tu sais, Lens, hier, ils se sont encore fait piler : trois buts à zéro !

Toto, qui avait disparu, revient. Il porte plusieurs pots de fleurs.

MAMAN TOTO. — Qu'est-ce que tu fais avec ça, Toto ?

TOTO. — C'est pour mettre sur la tombe de tonton.

MAMAN TOTO. — Mais elles ne sont pas à nous !

TOTO. — Elles sont à personne, elles sont à des morts.

MAMAN TOTO. — Elles sont aux parents de ces morts-là.

TOTO. — Qu'est-ce que ça peut leur faire, puisqu'ils sont pas là ?

PAPA TOTO (*à la tombe*). — Non, mais écoute-moi ce con ! (*A Toto :*) Tu vas remettre immédiatement ces pots de fleurs sur les tombes où tu les as trouvés.

TOTO. — Je me rappelle plus lesquelles c'est.

TÉ!

MAMAN TOTO. — Cet enfant me rendra folle !

PAPA TOTO. — Remets-les sur les tombes que tu voudras mais je ne veux pas les voir sur la tombe de ton oncle !

TOTO. — Pauvre tonton !

PAPA TOTO. — Fais immédiatement ce que je te dis.

Toto va remettre les pots au hasard sur des tombes.

MAMAN TOTO. — Ça partait d'un bon sentiment.

PAPA TOTO. — C'est du vol.

MAMAN TOTO. — Tu faisais moins le scrupuleux quand tu me faisais voler des fleurs sur les tombes pour les mettre sur la tombe de ma mère à la Toussaint.

PAPA TOTO. — Nous étions pauvres, à ce moment-là.

MAMAN TOTO. — Ça n'a pas beaucoup changé !

PAPA TOTO. — Nous avons une voiture.

MAMAN TOTO. — Tu as le culot de...

PAPA TOTO. — ...Bon, j'ai rien dit.

MAMAN TOTO. — Voilà ta sœur. Va l'aider à porter son arrosoir. Oh, mon dieu, la voiture !

On entend un choc sourd, suivi d'un crissement de pneus. Papa Toto et maman Toto se précipitent. Ils reviennent bientôt. Papa Toto et un gardien du cimetière portent le corps de tatie Toto. Toto arrive en courant par l'autre côté.

MAMAN TOTO. — Toto, ne regarde pas.

Elle cache le visage de Toto dans les plis de sa robe.

PAPA TOTO. — Ah, le salaud, il l'a pas ratée !

MAMAN TOTO. — On devrait jamais laisser les voitures circuler dans les cimetières.

LE GARDIEN. — Qu'est-ce que vous voulez, c'est le progrès.

TOTO. — C'est marrant, tatie Toto qui meurt presque sur la tombe de tonton !

MAMAN TOTO. — Veux-tu bien te taire !

LE GARDIEN. — Remarquez, moi, je suis contre. Je m'étais mis gardien de cimetière à cause du calme, de la tranquillité. Maintenant, c'est les voitures toute la journée. Enfin, le samedi et le dimanche, quand il fait beau. Et puis forcément, avec tous ces veufs, ces veuves, ces orphelins, les gens sont distraits, c'est forcé qu'il y ait des accidents.

Un monsieur en noir apparaît.

LE MONSIEUR EN NOIR. — Ma voiture n'a rien. La dame est blessée ?

PAPA TOTO. — Elle est morte. C'était ma sœur.

MAMAN TOTO. — Oh oh oh, pauvre Jacqueline, oh oh oh !

TOTO. — Oh oh oh, ma tatie !

LE MONSIEUR EN NOIR. — J'ai perdu toute ma famille, voici huit jours, dans un accident d'autocar. (Désignant un endroit tout près :) Ils sont là. Je compatis à votre douleur.

MAMAN TOTO. — Oh oh oh, c'est pas ça qui nous la rendra.

LE GARDIEN. — Bon, je vais chercher un agent, pour les formalités.

LE MONSIEUR EN NOIR. — Je vous accompagne. Montez dans ma voiture.

LE GARDIEN. — C'est pas de refus !

Ils s'en vont.

TOTO. — Je vais en avoir à raconter, dans ma rédaction !

MAMAN TOTO. — Veux-tu bien te taire !

PAPA TOTO. — Cette pauvre Jacqueline, je n'avais plus qu'elle.

MAMAN TOTO. — Et elle n'avait plus que toi. Ça vaut peut-être mieux pour elle, après tout.

PAPA TOTO. — Qu'est-ce que tu insinues par là ?

MAMAN TOTO. — J'insinue rien. Je dis qu'avec un frère égoïste comme toi...

PAPA TOTO. — Dis-le, que quand elle est morte, t'as pas tout de suite pensé à sa machine à coudre électrique et à sa machine à laver la vaisselle !

MAMAN TOTO. — Marcel, tu es fou !

TOTO. — On va avoir sa télé-couleurs, à tatie !

PAPA ET MAMAN TOTO (ils le giflent). — Veux-tu bien te taire, malappris !

TOTO (à part). — Je m'en fiche. Quand ils seront morts, la voiture, c'est moi qui la conduirai !

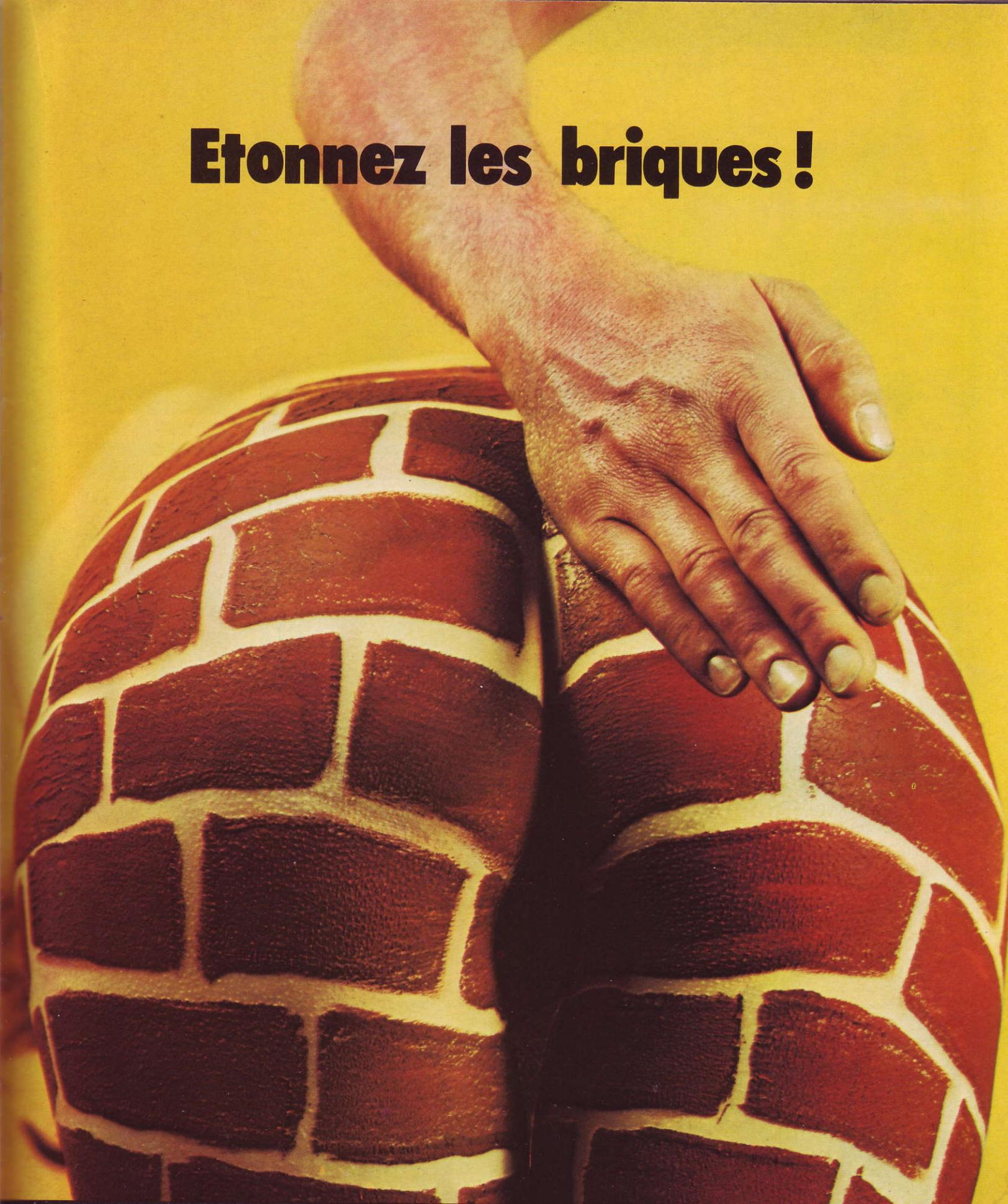
Rideau

Gunnar WOLLERT.

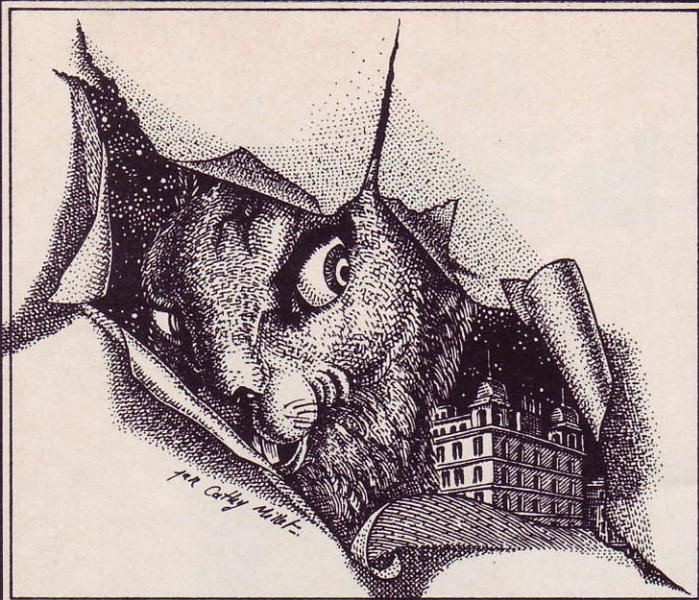
(Traduit du suédois)



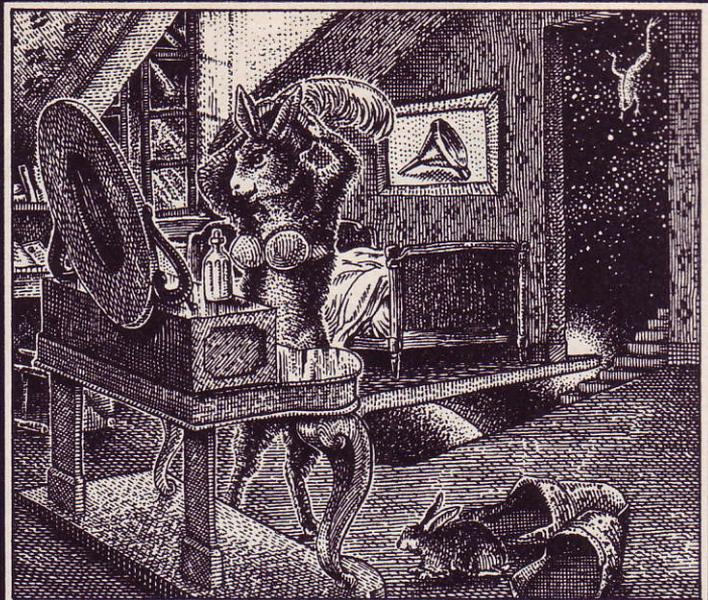
Etonnez les briques !



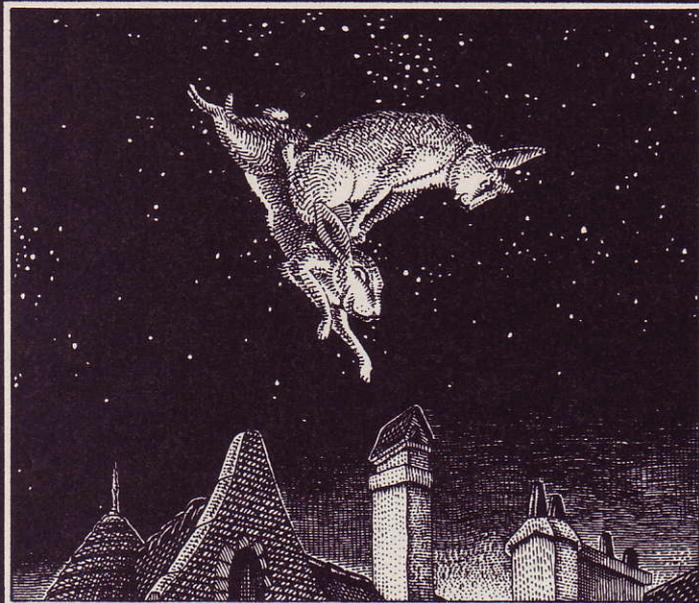
FAITES DU KARATÉ !



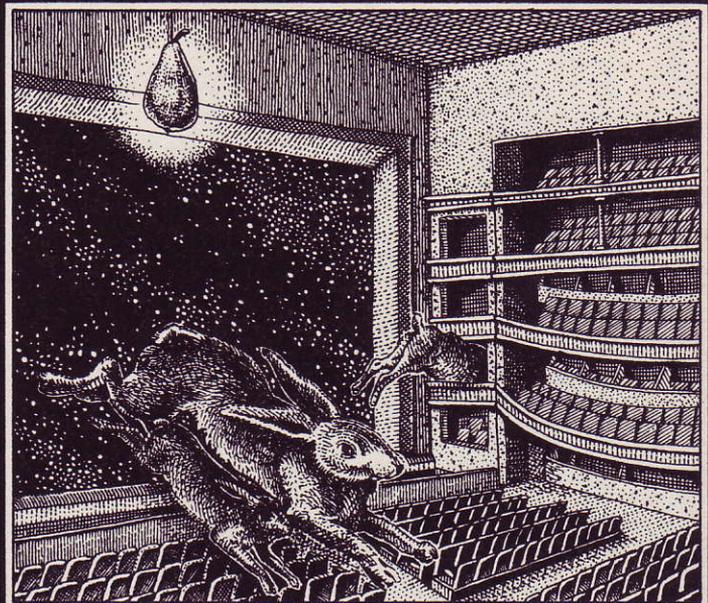
Le meilleur moyen de tuer un lapin, c'est de le mettre entre ses genoux, de lui placer un petit entonnoir dans le coin de la bouche... et de lui serrer le museau...



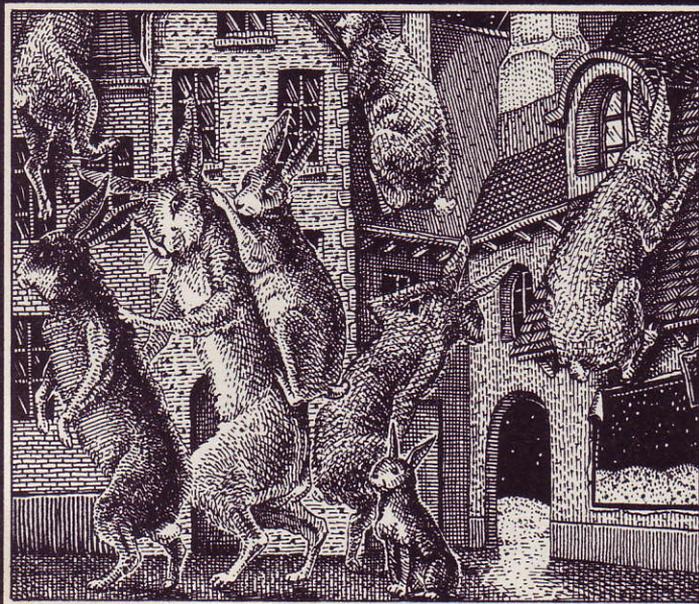
... avec la main gauche. Alors, de la main restée libre, on verse dans l'entonnoir un petit verre d'alcool. Le lapin tombe aussitôt foudroyé, c'est moins cruel que...



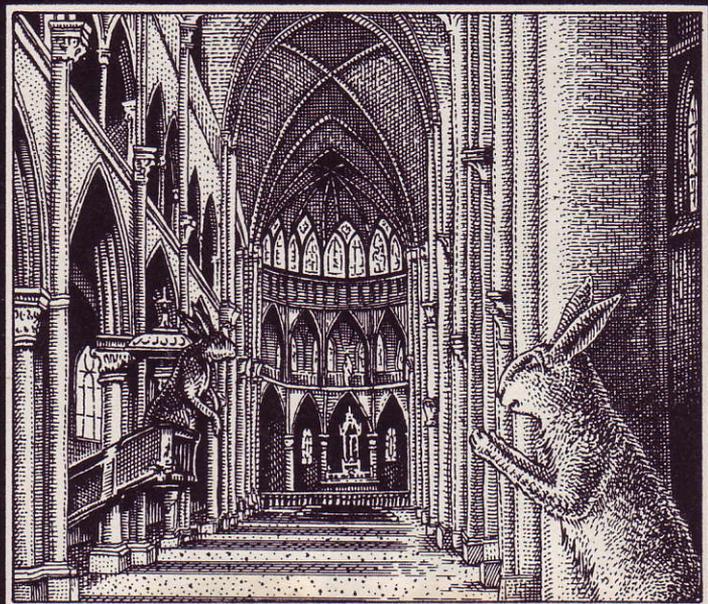
... de lui arracher l'œil, car souvent on manque son coup. Quand vous mangez du lapin, demandez qu'on vous donne la tête. — Quand on vide un lapin, il faut



... veiller à ce que le chien de la maison ne mange pas ses entrailles dont il est très friand, car il risque d'attraper un ver solitaire, et, ce qui est plus...



... grave de le passer à ceux qu'il lèche et qui ont négligé de se laver les mains avant de se mettre à table. — La chair des lapins est excellente,



... et leur peau sert à faire des fourrures. — Le lapin n'est pas un batracien, c'est un mammifère rongeur. Sa maison est le clapier.

HORS LA LOI

RESUME DU N° 152 : Un type veut pas faire comme tout le monde. Pourtant, il le fait.

XV l'Angoisse me trra-casse je débalonne gueule des gens immédiatement près « T'es moche » à une pauvre fille assise seule. Surprise dans sa lecture canardée dmon T.m., détour nles yeux, et pleure.

ce Divertissement entraîne souvent plus loin que je voudrais : un coup je vis avec une femme belle (ses traits saillants et rentrés, que je me rappelle !) elle me surine de trucs et trucs ron-ron distrait je perds pied en dedans (Frouh !) fous ! dans sa conversation (ma réponse !) « Tu parles tu parles et tu ne sais rien, abrutie » morne-voix. Sur cte lancée je que pouvais salut !

lordose, les Principes. Enfin eux bousculaient mon bouillon quot.

XVI Je butine groupe groupe mais Ja ne me fixe. Il parcourt du monde : combien ça remplit mieux que vous votre, ma vie...

XVII La Pop-music qu'est-ce que ça me fait ? Me ramasse en dedans zig zag. Je sais pas. Impossible d'expliquer. Ça seul se sent.

Comme : pour l'instant incapable de raconter quoi que soit sur ma vie, ainsi j'attends Victor Hugo a fait les Misérables passé quarante ans... !

XXI « Manman ! » houlala Une 2 CV et les gosses crépitent. Un algérien se chauffe les mains à forcer la portière. Je m'écarte des étincelles qui voltigent. L'homme s'énerve en vain le véhicule est dilaté par la chaleur. Je remarque qu'il est tout seul malgré beaucoup de gens alentour badauds hors de portée.

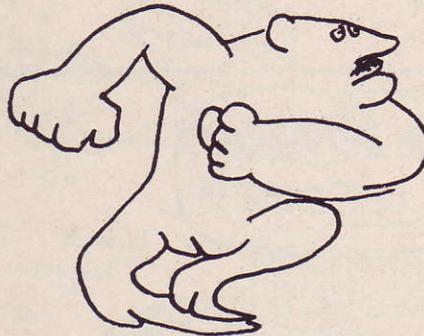
« RHRAH ! SAH ! » jure-t-il en arabe (des sanglots s'y mêlent que la fumée étouffe). Il pause « Mais venez m'aider vous ne voyez pas !!! »

Les gens restent plantés « Aidez moi salauds » réponse « Ta gueule sale crouille » Je rentre à vapeurs dans le conglomerat des chapeaux et jupons : j'avais repéré le raciste que je détruis d'un pain — oh, dur — sur le cou, tandis qu'un Père François d'Arrière voit écraser ses testicules par mon talon de fer repassé. Les deux torchons s'affaissent. La masse part en miettes.

Je rejoins l'arabe où les pauvres mêmes viennent de finir. Il ne peut me serrer la main les siennes ont changé en gros gants de plastique. « Salauds » : je npeux mretnir « Les fumiers » qu'il dit « Merci.

Mais, peut être t'aurais mieux fait de laisser ces porcs, tu m'aurais donné un coup dmain peut-être à deux ptêt on aurait pu en retirer serait-ce qu'un

— Ha ! jamais contents !



XVIII REFLEXION. Je fais l'amour je pense à d'autres. Pareil quand je bouffe le hors d'œuvre je me dépêche pour la bonne viande qui suit

Dur, c'est la seule condition pour moi de sauver mon indépendance

XIX Hébergé chez un pote TOC ! TOC ! « Bonjour monsieur, l'Humanité dimanche ! magazine du Parti Communiste Français » : un communiste.

m'as réveillé hein... je vais le dérouter pour la peine !

1. Qoua ya donc, dans vot bouquin ? (parler peuple)

— Un numéro spécial sur la crise.

Les raisons qu'on vous cache à la télé à la radio dans

2. Je ne regarde pas la télévision je n'écoute pas la radio je ne lis aucun journaux j'ai déjà fréquenté vos publications dans le passé (: change le registre → désarçonne) Pour être franc je vais vous dire mon impression (...)

/Au bout un moment d'il est lancé dans des acrobaties explicantes où il confond tout/ (...)

● c'est compliqué tout ça — les choses ne vont pas simple

● Quand c'est trop compliqué je me méfie, qu'est-ce qui prouve que, demain, avec vous ça sera pas comme aujourd'hui ?

— démocratie (du) Programme Commun à tous les niveaux »

● paroles ! (bis) ! Changer ! ?... vous, vous êtes un bon, si tous étaient comme toi, mais vos autres, Marchais, compagnie... et : Tout lmonde ! ?

changer l'Homme après ça ! ?... revenez nie voir quand vous aurez réussi !

— et vous comment vous croyez y arriver !

● vous comprenez pas que je m'en fous ? Jc-fais-mon-trou. C'est déjà beaucoup pour m'occuper entier sans laisser de reste !

Allez, te fatigue pas Sans rancune.

Bonne vente quand même

Le pauvre ! J'espère qu'il s'est pas foutu en l'air de désespoir après à cause de moi

XX Descendu train aux heures sombres j'évolue emprunter un vélo au garage à vélos sous la gare, j' saisis un bicle ou soit un solex, une moto que je laisse après un détour parfois long non pas à proximité de mon but d'arrivée. cocagne, Eden, j'anticipe sur l'avenir

on s'est promené on a levé à demi la main on a étendu moitié radius et cubitus : on cueille une poire une pomme qui se tend (les branches planaient les propriétés)

Là, est « le pas de côté » (Géronte Bernier)

Lofranc

QUI C'EST
LUCIEN
CLERGUE?

C'EST UN PHOTOGRAPHE
QUI FAIT DES PHOTOS
DE FEMME À POIL
DANS L'EAU...



... C'EST MON
MAÎTRE

T'EN FAIS PAS,
ON VOIT PAS LA TÊTE



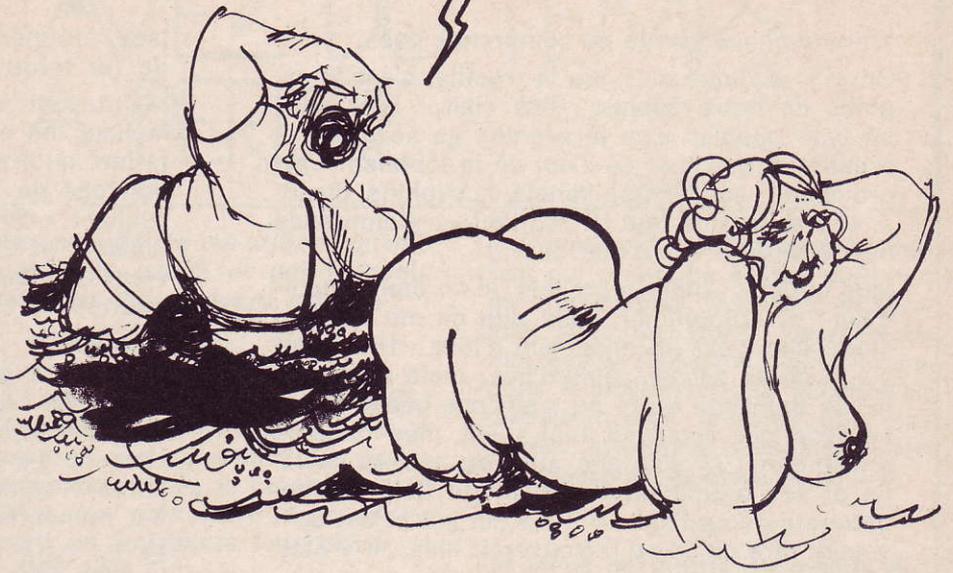
Y'A UNE DEMANDE
DANS CE GENRE-LÀ



L'ART, ÇA ATTIRE...



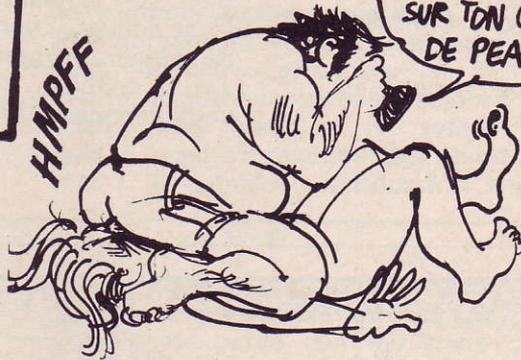
FAIS COMME SI ON TE VOYAIT PAS...



HIMPFF

OH! LA GOUTTE, LA SUR TON GRAIN DE PEAU

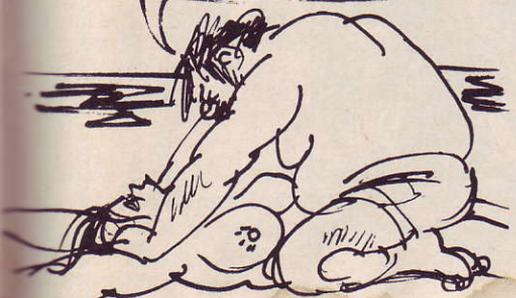
C'EST SÛR Y A UNE DEMANDE



JE COULE!
ROGER!

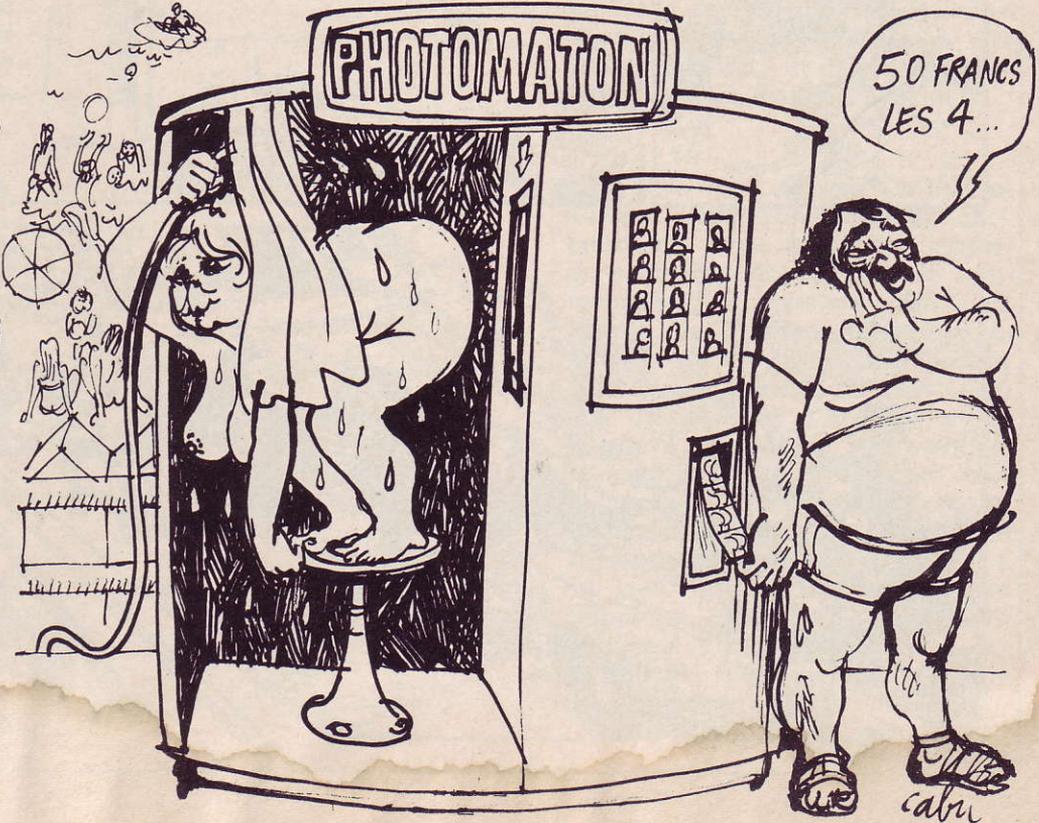


ÇA VA MIEUX? J'EN AI ENCORE
UNE DANS MA BOBINE...



PHOTOMATON

50 FRANCS
LES 4...



cabru

La colique

Y'a une chose que je ne comprends pas...

On m'a expliqué hier que la trouille, c'est la syphilis de notre époque ; pas clair... Hier soir, un type gueulait que la syphilis ça se guérit à présent et que tout ça c'est de la foutaise. « Un ordinateur, ça l'attrape jamais, la syphilis, disait-il, et pourtant ça fout la trouille ! »... Comprends pas le rapport. Ça, c'était hier...

Plus curieux : hier, je croyais qu'on était aujourd'hui ! Et aujourd'hui, voilà que ça me reprend parce que c'est le lendemain d'hier... Hier, tout aurait dû se passer aujourd'hui ; mais à présent je me demande si ça ne s'est pas passé hier ? Le type qui divaguait hier n'est plus dans le même café ; j'y suis allé. Disparu. Lui, sa syphilis et ses ordinateurs. M'avait dit qu'on en reparlerait aujourd'hui... S'il n'y est pas, c'est qu'il voulait dire qu'on se retrouverait hier... Il y était sûrement...

Ça me fout la trouille...

On disait aussi que demain y'aurait plus de pain ; je viens d'entendre un type affirmant qu'hier il n'y en avait pas. Nulle part.

Qui ment ? Et pourquoi ? Est-ce qu'on nous en veut ?

Sans doute qu'hier je n'étais pas en pleine forme : mes lunettes tombées dans la bouscu-

lade, piétinées par la foule... un morceau de fil de fer tordu et du verre pilé...

Maintenant, voilà ce type qui me regarde en se léchant les babines ; on prétend qu'il est végétarien, qu'il ne mange que des graines, qu'il ne boit que de l'eau... Hier, il suçait un os en se cachant. « On est à la veille, la veille de demain » disait-il, et il fouillait de ses yeux illuminés les ventres pleins de gras double... J'ai les miquettes !

Il pleuvait hier ; un vent puissant soufflait d'ouest en est. Les feuilles mortes tourbillonnaient en l'air comme des oiseaux déserteurs. Aujourd'hui, pas de temps ; ni beau ni mauvais. Le vent n'a plus de direction. Il n'y a pas de lumière et pourtant il ne fait pas obscur. L'air est immobile.

Et ce type qui continue à me regarder sans bouger... On est peut-être hier ?... J'ai les foies...

Mais... ça y est... j'ai compris !

Bien sûr, aujourd'hui, c'est avant-hier, et hier c'est demain... après-demain, on sera à la veille de demain, et hier c'est la veille du présent !... J'ai la colique... A moi !... Alerte générale... Je vous dénonce... Me touchez pas... A l'aide !

Philippe



Extrait de
charlie mensuel

journal plein d'humour et de bandes dessinées
100 pages - 16 pages en couleur - En vente partout - 6 F

ECRIVEZ-NOUS SI VOUS AVEZ DU TEMPS A PERDRE

Sur le pavillon que je viens de faire construire, l'entrepreneur a cloué une pancarte sur laquelle est écrit : « L'entrepreneur n'est pas responsable si la maison s'écroule à cause d'un tremblement de terre. Il est donc expressément recommandé à ses occupants de ne pas faire claquer les portes et de ne marcher que sur la pointe de leurs pieds. » En conséquence, je cherche à acheter des chaussures de ballerine. Connaissez-vous, dans votre entourage, une ballerine qui chausse du 45 et qui pourrait m'envoyer une paire de chaussons dont elle ne veut plus.

Je me suis saigné aux quatre veines pour faire apprendre à mon fils le métier de ramoneur. Aujourd'hui qu'il a tous ses diplômes, il a décidé d'aller exercer sa profession au cœur de l'Afrique noire. Comment pourrais-je l'empêcher de partir si loin ? D'autant plus que, sur les cases des nègres, les toits sont confectionnés en feuilles de bananier et que les ramoneurs qui montent dessus risquent à tout moment de passer au travers.

Il paraît que les dauphins sont tellement intelligents que, si on leur creve un œil, ils s'enfuient aussitôt, pressentant qu'on peut aussi leur crever l'autre. Une telle intelligence est assez surprenante. Alors que les sardines, par exemple, n'auraient jamais l'idée de s'arc-bouter sur le fond de leur boîte pour soulever le couvercle et se sauver.

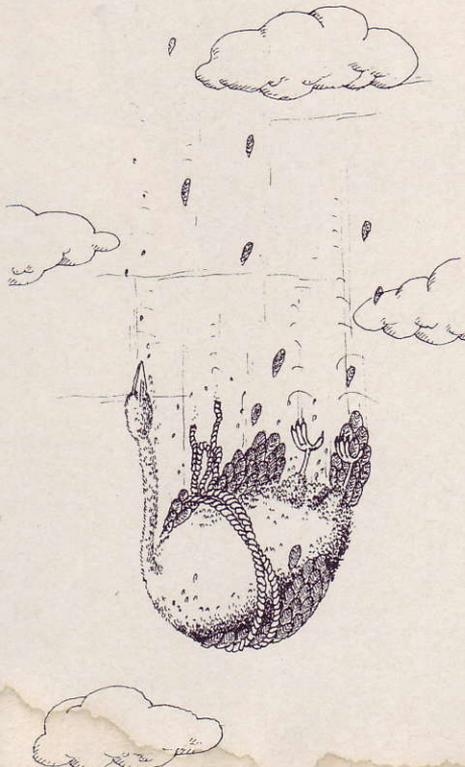
Ma vache s'est noyée dans la mare et j'ai tenté vainement jusqu'à ce jour de la réanimer en pratiquant le bouche à bouche. J'ai donc besoin de vos conseils. Dois-je, en même temps que je souffle très fort dans ses naseaux, boucher

avec mes doigts les orifices qu'elle a sous la queue et par lesquels tout l'air que j'envoie s'en va ?

La recrudescence des maladies vénériennes m'inquiète. Est-ce qu'après avoir masturbé les petits pensionnaires de la crèche que je dirige, je dois laver mes mains avant de toucher à leur tétine et à mon pain ?

Je voudrais étonner mes amis en leur servant au dessert une tarte aux pommes d'arrosoirs. Si je plante en terre un arrosoir aujourd'hui, dans combien de temps puis-je espérer récolter les pommes ? Et combien de kilos ?

Si une pluie de sauterelles s'abatant sur un champ de tomates fait des dégâts parce que les sauterelles mangent toutes les feuilles,



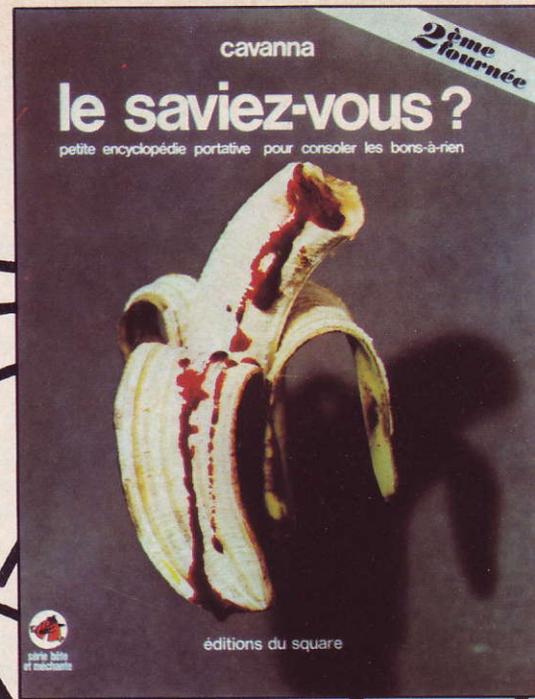
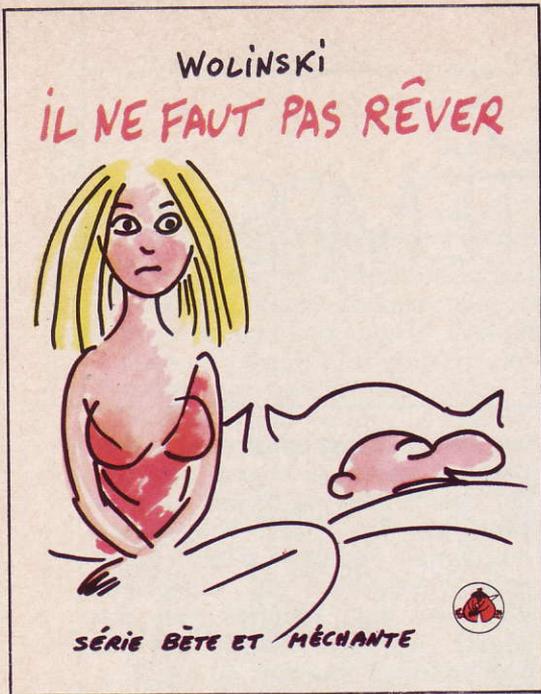
une pluie d'hippopotames s'abatant sur un même champ doit causer encore plus de dégâts en écrasant tous les fruits. Pouvez-vous me donner l'adresse d'une compagnie d'assurance qui accepterait d'assurer mes récoltes pour les dégâts éventuels causés par des pachydermes tombant du ciel ?

Je viens de mettre au monde des quintuplés qui se portent à merveille. Leur poil est soyeux, leurs longues oreilles bien droites et leur petite queue frétille. Existe-t-il dans le commerce des berceaux fermés par une porte grillagée ? Ceci afin d'empêcher mes chers petits de sauter par dessus bord pour aller manger les carottes et les salades dans le jardin potager du voisin.

Ma femme a toujours refusé et refuse encore de m'embrasser le sexe. Si je saupoudre mes testicules de sucre en poudre, pensez-vous qu'elle croira que ce sont des fraises au sucre et qu'elle les mettra volontiers dans sa bouche ?

Mon père étant décédé, j'ai pris sa suite à la tête d'une usine de fabrication de tabac à chiquer. Hélas, en consultant les carnets de commandes, j'ai constaté que les clients de l'usine étaient rares. Actuellement, ils se composent d'un berger landais, du chef cuisinier de la « Tour d'Argent » et de la veuve Leclerc de Hautecloque. Je vous demande donc de me fournir quelques idées publicitaires qui relanceraient la mode du tabac à chiquer. Il me faudrait encore deux ou trois slogans qui viendraient compléter celui-ci que j'ai trouvé tout seul : « Un crachat sans jus de chique, c'est une huître sans jus de citron. »

Professeur Choron.

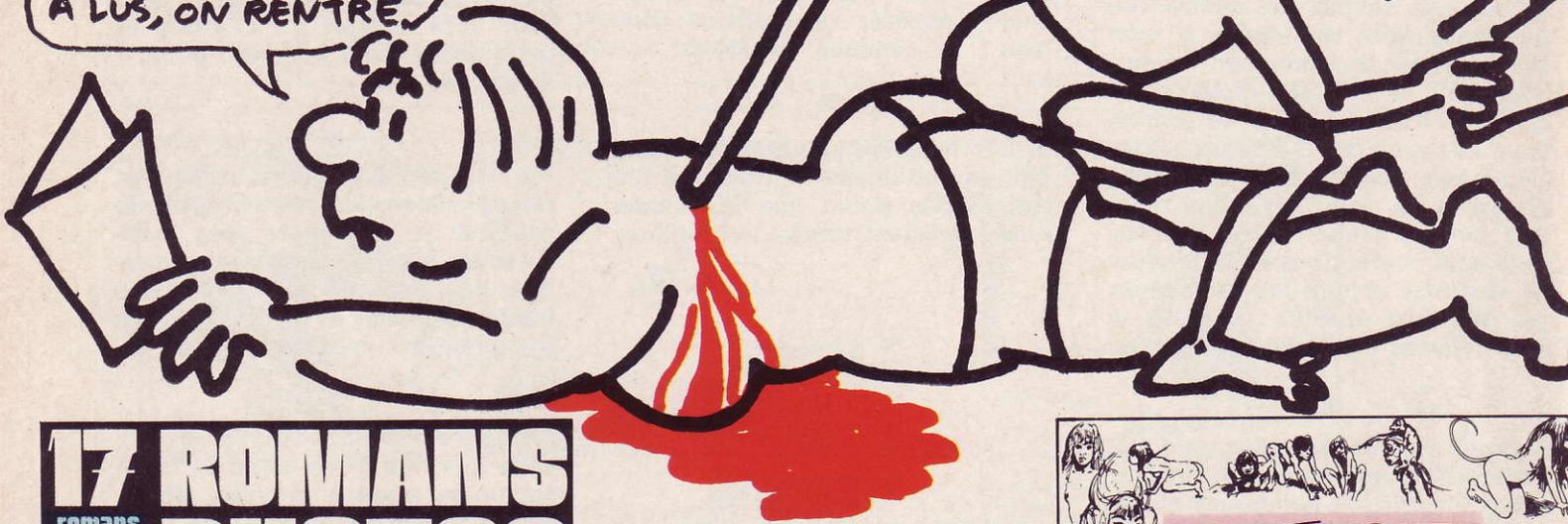


SÉRIE BÊTE ET MÉCHANTE

3 LIVRES

À EMPORTER

QUAND ON LES A LUS, ON RENTRE.



17 ROMANS PHOTOS

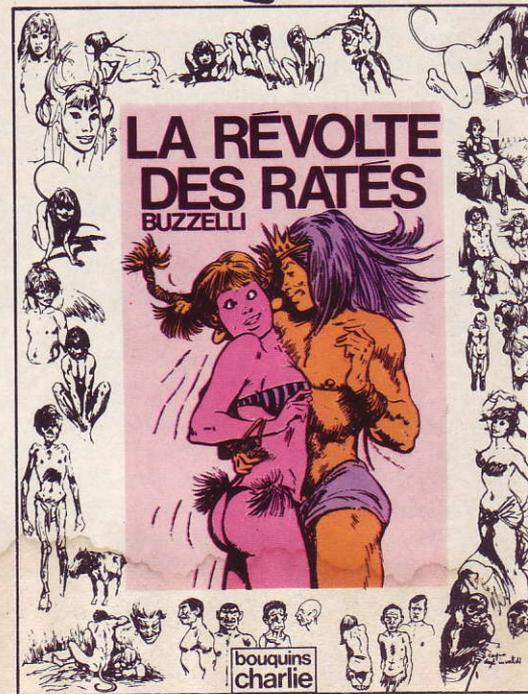
romans GEBE photos CHIENZ



collection

BOUQUINS CHARLIE

1 livre à emporter aussi →



HARA-KIRI
conseils
aux lecteurs

ATTENTION AUX AMOURS DE VACANCES !

1 MOIS DE PLAISIR
11 MOIS DE REGRETS



Demain, je rentre.

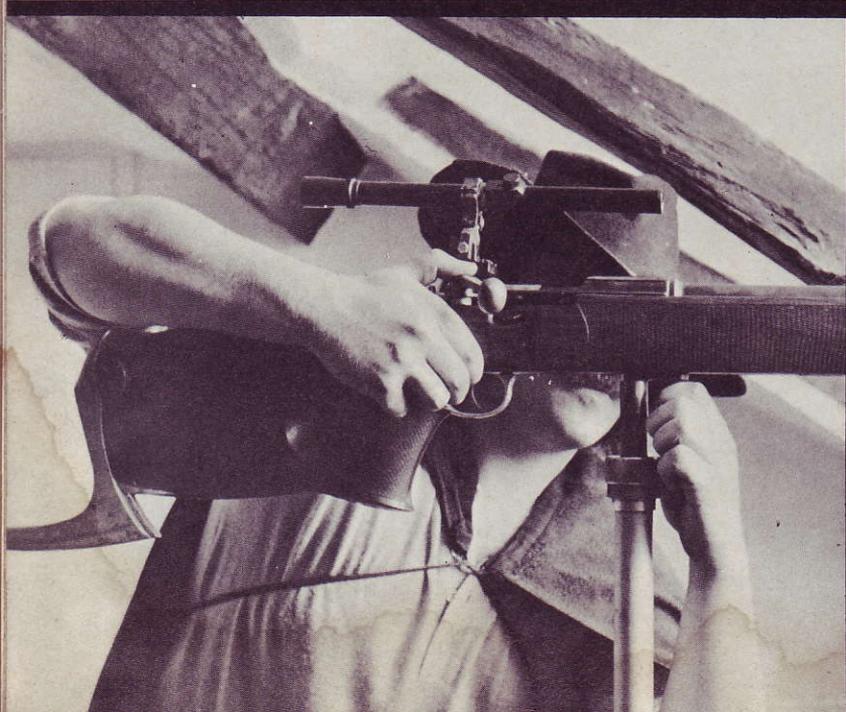
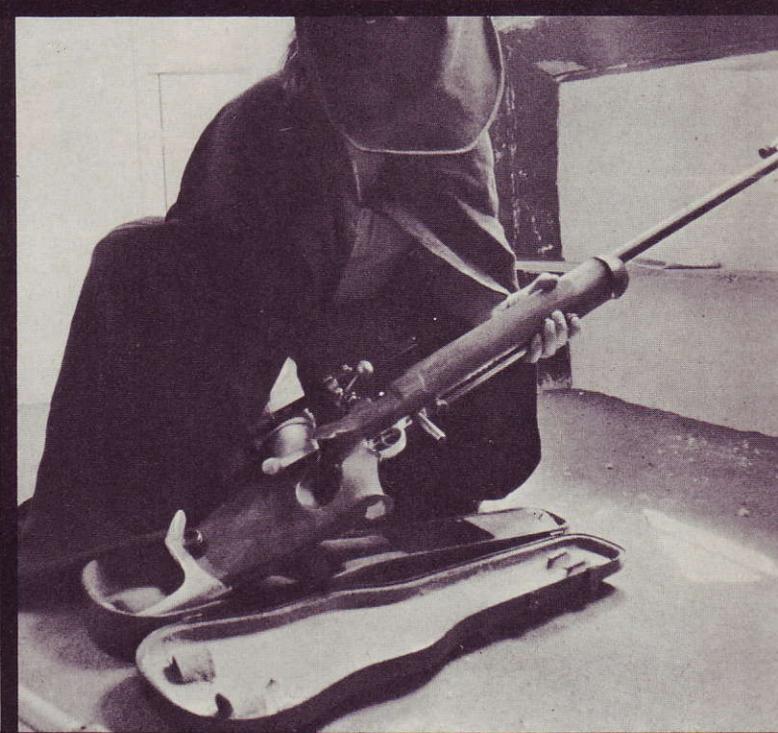
*Tu ne
m'oublieras pas ?*

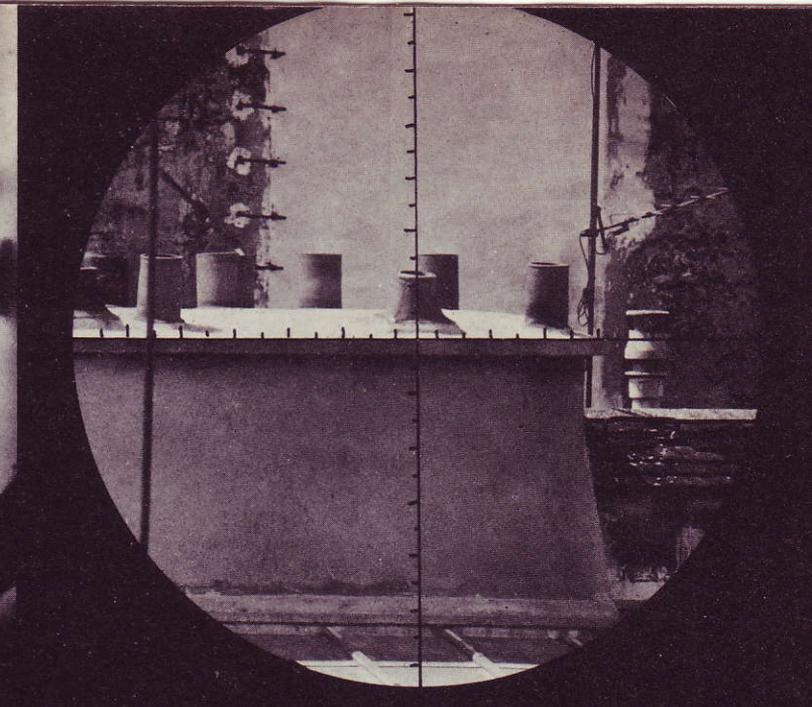
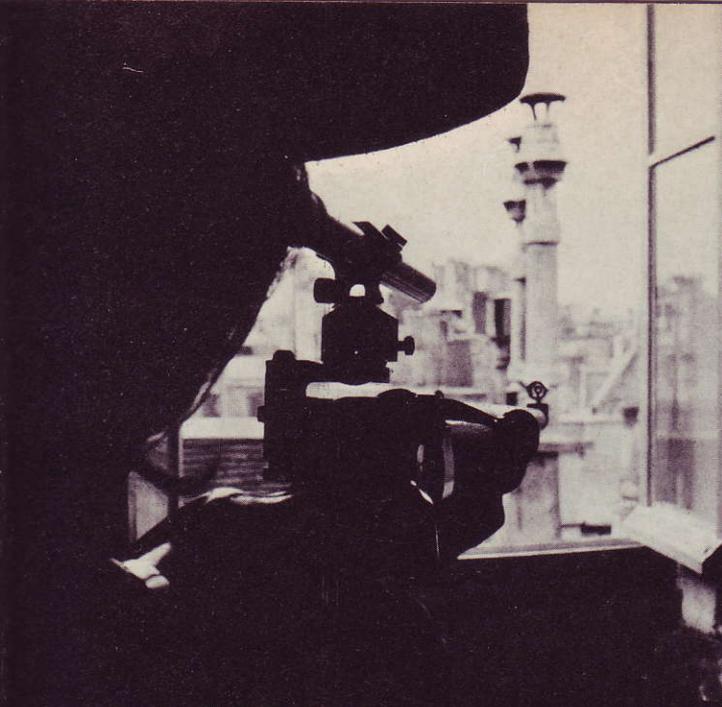
GEBE

photo
CHENZ

ROMAN PHOTO

avec
Gérard Martin
Hervé Bruant
Michèle Vaud lle
Catherine Catsaros
Bernard Foulquier



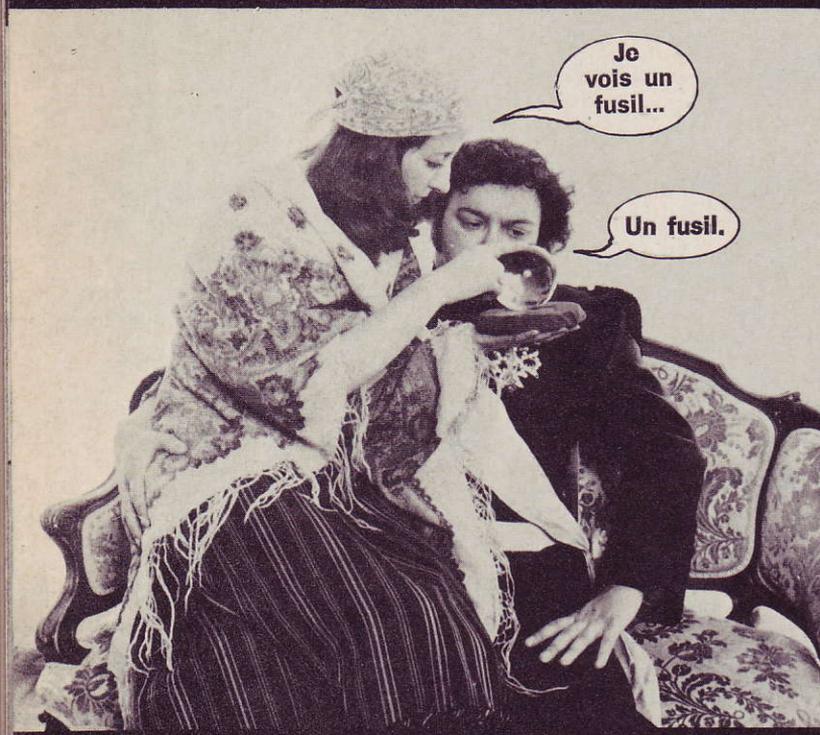




Allo ?
Envoyez-moi
mademoiselle
Irma.



Irma, je sens une
menace tapie dans l'ombre.
Il faut me localiser ça
en vitesse.



Je
vois un
fusil...

Un fusil.



Derrière
le fusil, un
homme.

Un
homme !



A main
droite !

Derrière
l'homme,
une porte.
Derrière la
porte, un
couloir
à main
droite...



Un escalier,
six étages...

Six.

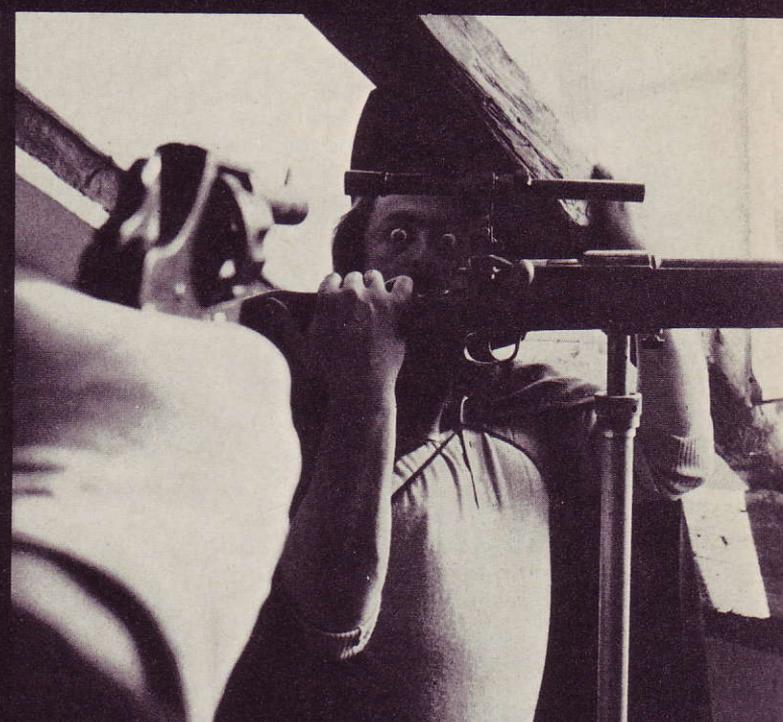
Numéro
15,
impasse
des
Mimosas

Mimosas !

15, impasse
des Mimosas, 6e étage,
porte à gauche, au
fond du couloir.

Six étages
avec la
bagnole ?

Roule !
Imbécile !



BLAM!
BLAM!



Qu'est-ce
qu'on voit, là-
dedans ?



AU PALAIS, LE SOIR MEME, PAISIBLE TETE-A-TETE
ENTRE LE PRINCE ET LA PRINCESSE.



LA-DEDANS,
LE PRINCE
VOIT LE TOIT
DE SON PALAIS ET,
PLUS PRECISEMENT,
LA CHEMINEE
DU
SALON.



Là, il y a un
truc que je ne pige pas.
Qu'est-ce que j'aurais été
foutre sur le toit de
mon palais ?

Un prince
sur le toit de
son palais !



Dis donc ! Il paraît
que le plafond est mouillé
dans la chambre de la bonne.
Doit y avoir une tuile de cassée
sur le toit. Toi qui a été couvreur
avant d'être prince, tu devrais
bien aller y jeter
un coup d'œil.



A propos
de toit, je ne t'ai
pas raconté...



Mais !
Dis-moi,
la fuite,
ça serait pas
près de la
cheminée
du salon,
par
hasard ?



Et qui t'a dit
que le plafond était
mouillé ?

Le Premier
ministre.

Et comment
il l'a su ?

Si.



En couchant
avec la bonne,
probablement.



Allo, Irma ?
Regarde voir dans ta
boule si le plafond de
la bonne est mouillé...
Pas de
traces d'humidité ?...
Merci.



Tu
sors ?

Je vais
descendre
le Premier
ministre.



Il sait tout !
Il vient pour te
tuer.

**LE PRINCE QUI ECOUTAIT DERRIERE
LA PORTE RENTRE ET ABAT LA PRIN-
CESSE.**

**LE PREMIER MINISTRE ENTEND LES
COUPS DE FEU AU TELEPHONE. IL
ACCOURT. IL EST ARME. IL TROUVE
LE PRINCE LE REVOLVER ENCORE
FUMANT.**

FUSILLADE.

**LES DEUX HOMMES TOMBENT
MORTS SUR LE CORPS DE LA PRIN-
CESSE.**

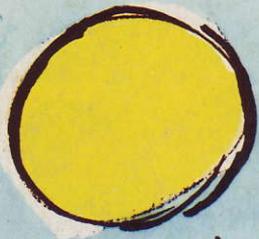
CHEZ IRMA.



Ah ! La la !
Monaco, quel pays
pourri !

FIN

VACANCES
INSOLITES...



REISER

PARTEZ DANS
VOTRE POUBELLE!